F 3506

ALPHONSE
ET MATHILDE,

OU

LA FAMILLE ESPAGNOLE;

PAR Mme. KERALIO-ROBERT.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ LÉOPOLD-COLLIN, LIBRAIRE,
RUE GÎT-LE-CŒUR, N°. 4.

1809.

ALPHONSE ET MATHILDE,

OU

LA FAMILLE ESPAGNOLE.

CHAPITRE XIX.

MYSTÈRES NOUVEAUX ; PROJETS DE VOYAGES ; COURSES ROMANTIQUES.

En approchant de Genève, ils rencontrèrent Alphonse, Mélania, M. Delon et le curé d'Evian, qui venaient à leur rencontre. Don Vincent embrassa tendrement sa compagne, et lui donnant le bras, l'informa, dans le trajet, du résultat de sa longue absence. La tendre mère n'avait pas prévu de difficultés à ce que don Juan demeurât éternellement au sein de sa famille ; mais, depuis son arrivée, elle lui

trouvait un maintien embarrassé, un air soucieux et préoccupé, qu'elle avait attribué seulement à quelques regrets sur sa grandeur passée ; regrets dont elle ne lui faisait pas un reproche ; qu'elle excusait dans un jeune homme, et qu'elle laissait à effacer au tems, à la maturité, plus encore à leur amitié. Elle ne parut pas surprise de ce que son mari avait fait sentir à un cœur ulcéré l'empire de la raison, elle avait l'expérience qu'il savait persuader ; elle lui sut gré de ce que, dans sa plus violente animosité contre les hommes, il n'avait pas même nommé son père et sa mère, qui pouvaient prendre le premier rang parmi les êtres dénaturés. A son tour, elle apprit à son mari que la fidèle Béatrix se sentant parfaitement rétablie, à la faiblesse près, avait prié qu'on soupât auprès d'elle, et qu'elle y avait consenti. En arrivant, ils se réunirent tous ; la chambre était décorée comme un jour de fête, parfaitement éclairée, ornée des fleurs

de la saison qu'Alphonse avait pu rassembler, et le couvert était mis avec élégance. On embrassa la vénérable convalescente, ses amis s'embrassèrent à leur tour, et Mélania sentit les larmes de don Juan mouiller ses joues, lorsqu'elle le pressa contre son sein maternel. Lolotte était habillée de blanc, et parée de sa figure enfantine et naïve ; cependant, don Vincent remarqua qu'elle avait pleuré. « Qu'as-tu donc, ma Lolotte, lui dit-il, en la prenant par la main, quelque chagrin secret pèse-t-il sur ton jeune cœur? — Oh! non, monsieur, j'en ai eu, du chagrin, mais c'est de joie que je pleure maintenant. — Ah! mon ami, dit alors madame de Médina, son père est venu aujourd'hui; c'est une bonne fille que ma Lolotte; je remarquais depuis long-tems que ce qu'elle gagnait ici ne s'employait pas sur elle, comme il est d'ordinaire aux jeunes filles; qu'elle se mettait même grossièrement, et d'une manière qui semblait nous accuser

de parcimonie à son égard. La pauvre enfant, tout ce qu'elle gagnait, tout ce que nous lui donnions, était consacré à ses parens; je n'avais garde de l'imaginer. Son père est un fermier du pays de Gex, et l'un des meilleurs cultivateurs; mais il a fait des pertes considérables, essuyé des maladies, plusieurs mauvaises années, il devait quatre termes; son propriétaire est dur, il allait être dépouillé, ruiné tout-à-fait, et sa fille ne pouvait plus rien pour lui. — Je t'en veux, Lolotte, lui dit son maître; quoi! tu ne m'as pas trouvé digne de ta confiance? — Oh! que si fait, monsieur, mais aller encore ajouter ma famille à cinq ou six autres.... — Paix, ma Lolotte, il ne faut pas se vanter quand on paie ses dettes. — Ah! monsieur, si tout le monde payait comme vous celles de la bienfaisance, il n'y aurait bientôt plus ni créanciers, ni débiteurs. Enfin, mon pauvre père va demain payer son maître..... J'avais oublié de vous le dire, interrompit

Mélania, le bon vieillard est ici, mais il repose, vous ne le verrez que demain. Don Juan qui, jusqu'alors absorbé dans ses tristes pensées, avait pris peu de part à ce qu'il avait vu, se trouva tout à coup instruit de l'emploi qu'on faisait des dons de la fortune. « Quoi! dit-il à M. Delon, c'est ainsi qu'ils vivent dans leur nouvelle patrie? Madame de Médina avait oublié de dire à son mari qu'elle a, dans ce jour même, rendu une famille au bonheur. La bienfaisance est donc ici une affaire de ménage, dont on s'entretient quand on en a le loisir? — C'est ainsi qu'ils sont connus, répondit le ministre. Don Vincent fait infiniment de bien, mais c'est avec assez de prudence et de discernement pour trouver peu d'ingrats. Personne ne le sait par lui, et personne ne se permettrait même de lui en parler; mais, s'il est un malheureux qui n'a pas mérité son sort, il n'ignore point à qui il peut s'adresser. » Don Juan regarda don Vincent, qui le considérait en

silence, lui serra la main, et au même instant on se mit à table.

Le repas fut gai. Don Vincent, dont la probité était sévère, n'avait nulle austérité dans l'esprit, il se livrait à la société sans gêne; et comme, suivant une des expressions de sa femme, il n'avait jamais *aucun démêlé avec lui*, il était toujours à ce qu'il faisait, toujours à ceux avec lesquels il se trouvait. Mélania moins gaie, mais paisible par la même raison, se trouvait bien partout où elle voyait son mari se plaire et s'amuser. Jusqu'au dessert l'enjouement présida au banquet auquel la bonne nourrice prit sa part de mets et de bavardage, mais la fin prit une tournure mélancolique. Lolotte avait fait une espèce de gâteau, que l'infortuné Sylvio aimait avec passion; la vue de cette friandise rappelant tout à coup l'idée de l'enfant, son nom fut prononcé par don Vincent, et répété par plusieurs. Il y avait quelque tems que M. Delon était absent; il ne savait qu'imparfaitement la

suite de l'enlèvement, le curé avait été trop occupé de Béatrix pour l'avoir apprise, et Béatrix ne savait pas du tout que don Alvar se fût avoué pour son ravisseur. On raconta les faits, Béatrix prêtait une oreille attentive ; ses yeux, naturellement très-vifs, avaient dans ce moment tout le brillant de la santé ; mais quand on eut lu la lettre d'Alvar, elle se leva sur son séant avec un mouvement si impétueux, qu'elle effraya tous les convives. « Monsieur, madame, il faut chercher cette femme, il faut la retrouver. Bonne vierge Marie, monseigneur saint Jacques de Compostelle, daignez guider nos pas, que la divine Providence nous la fasse découvrir. » Pauvre Elvire, si tu savais ; mais tu le sais, ange innocent du Seigneur, tu es là-haut qui nous vois, et qui, peut-être par ton intercession auprès de la bonne mère de notre Sauveur, a obtenu cette grace de lui..... Ah ! oui, oui, on la cherchera, on la trouvera.... — Qu'as-tu donc, ma bonne, lui

demanda Mélania avec tendresse? Qu'as-tu, nourrice, tu es hors de toi? Cette question sembla la rendre un peu à elle-même..... — Eh ! madame, ne faut-il pas ravoir notre pauvre Sylvio ? Pauvre innocent, dans quelles mains don Alvar t'a-t-il remis ? qui prend soin de son éducation ? — Cela est vrai, reprit don Vincent, mais il est d'autres moyens, peut-être, de faire valoir nos droits, que de courir le monde pour chercher une inconnue qui ne nous intéresse en aucune manière. — Vos droits sur l'enfant sont incontestables, monsieur, interrompit M. Delon ; ceux de don Alvar sur sa femme, ne le sont peut-être pas moins ; et, puisqu'il croit que vous la retenez par le seul droit de la force, il vaudrait mieux faire en Italie quelques recherches qui, en lui prouvant du moins votre volonté, le convaincront que votre dessein n'est pas de le priver de celle qu'il aime. Il vaut mieux, peut-être, composer avec cet homme altier, que de poursuivre, au

moyen des lois, un homme qui parcourt tous les pays de l'Europe, et pourrait, par son crédit, les invoquer en sa faveur. — Monsieur le ministre a raison, s'écria Béatrix, et si cette inconnue est sa femme, il a raison aussi de la redemander; et tenez, monsieur, les mariages sont écrits au ciel, et malgré qu'on en ait, il ne faut pas séparer ce que Dieu a uni. — Mais, je ne les ai séparés qu'involontairement, reprit don Alphonse, et assurément je ne mets aucun obstacle à leur réunion. Je ferai, sans doute, tous mes efforts pour lui arracher l'enfant qu'il m'a enlevé; mais j'aime bien mieux employer les voies légitimes et acquises, que de quitter mes parens, et de parcourir, en chevalier errant, les terres et les mers à la suite d'une femme, dont, certes, les liaisons avec Alvar ne me semblent que trop suspectes. — Ce qu'on croit souvent n'est pas la vérité, monsieur; il n'y a de vrai que les choses révélées; et certes, que M. de Bianchi soit

fièrement attaché à sa femme, c'est ce qui vous est prouvé comme la foi elle-même. » Alphonse ne put s'empêcher de rire de la tournure des phrases de Béatrix, et ne voulant pas la fâcher : « Je ne dis point, ma chère, que je ne veuille m'informer autant que je le pourrai de cette femme, c'est mon intention. — Me le promettez-vous, monsieur? — Oui, Béatrix. — Jurez-le sur la sainte évangile, car béni soit Dieu, je n'aurai pas de repos si je ne sais qu'on la cherchera jusqu'à extinction de chaleur naturelle. Pauvre petit Sylvio! ton sort tient à cela, et je croirais perdre ma part du paradis, voyez-vous, si je n'usais pas de mes cinq sens de nature pour vous y engager. Jurez-le-moi, monsieur Alphonse.—Je te le jure, ma bonne, sois tranquille. » Le curé joignit quelques conseils relatifs au même objet; don Juan indiqua quelques moyens d'informations sérieuses près du lieu où la scène s'était passée; mais il était facile de s'apercevoir que l'on

n'avait promis solennellement que pour tranquilliser Béatrix. Lorsqu'on se sépara, don Vincent ayant promis un livre à M. Delon, passa dans sa bibliothèque avec un flambeau, et laissa, dans un vestibule éclairé des seuls rayons de la lune, don Juan et le ministre, le curé étant encore dans la chambre de la nourrice avec Alphonse et Mélania. « Vous êtes le meilleur ami de la famille Médina, dit à voix basse M. Delon à don Juan, en lui serrant la main. — Oui, monsieur. — Eh bien, je vous attends demain à huit heures chez moi, n'y manquez pas..... Je vous attends, répéta-t-il, en voyant de loin la lumière qui annonçait le retour du marquis. » Don Juan lui serra la main pour toute réponse, et rêva toute la nuit à ce que pouvait renfermer cette étrange invitation. Il avait bien remarqué que les deux ministres avaient paru fort occupés tous deux du même objet pendant les discours de la nourrice, et que Mélania les avait, à son

tour, plus observés qu'ils ne l'avaient cru, mais il ne connaissait pas assez l'intérieur de la famille, pour expliquer le mystère que renfermait l'enlèvement de Sylvio, et ne pouvait comprendre comment cet enfant devenait le gage de la réunion de don Alvar avec une fille que don Alphonse ne connaissait pas. Il paraissait que si don Alphonse semblait la soustraire au pouvoir de cet homme, sans doute, il devait le soupçonner d'en être épris, et l'on ne voyait cependant dans son billet aucune marque de jalousie; si c'était son épouse, il était d'autres moyens de la réclamer, que de se rendre lui-même coupable d'une violation des droits de la paternité. D'un autre côté, don Juan avait bien compris qu'Alphonse avait, sur sa propre femme, de violens soupçons, précisément à l'égard d'Alvar, puisque c'était à Paris qu'il allait les chercher l'un et l'autre, et croyait rencontrer son fils avec eux. Le jour le surprit avant qu'il eût pu fixer ses idées, et il ne fit

qu'un léger sommeil avant de se rendre chez le ministre de Genève.

Don Vincent et son fils étaient absens ; Mélania, prête à dîner, n'attendait que don Juan ; à son arrivée, elle fut frappée de la pâleur qui couvrait le visage de son fils adoptif ; elle-même n'était pas en meilleur état. Béatrix l'avait tourmentée tout le matin par des discours sans suite, des propos décousus, des exclamations à tout ce qui compose la hiérarchie céleste. Le repas fut sérieux et court ; ils allèrent se promener ensuite, et furent long-tems sans se parler : enfin don Juan, certain que la marquise ne savait point où il avait passé plusieurs heures, lui dit qu'il avait beaucoup réfléchi à la conversation de la veille ; qu'il lui paraissait important de ne point irriter don Alvar, et de faire tous les efforts possibles pour lui faire rendre Sylvio sans employer une violence, ou une autorité, dont les suites presqu'inévitables seraient de perdre l'enfant et de flétrir l'honneur de la famille. —

Flétrir l'honneur de la famille ! s'écria la marquise, don Juan, que signifie ce propos ? — Madame de Médina..... votre belle-fille, madame ,..... vous savez depuis longtems qu'elle n'était pas digne de mon ami ; mais l'enfant vous appartient, il est entre les mains de Bianchi, c'est avec lui que doit se traiter le sort de cette innocente créature ; et s'il y avait quelques secrets attachés à sa naissance, ah ! madame, qu'ils vous soient révélés par la confiance, qu'ils ne soient point proclamés devant des tribunaux, et surtout défendez à votre fils tout acte de témérité envers don Alvar ; c'est assez, c'est trop de celui dont les suites l'accompagneront au tombeau ! Don Alvar, madame, me paraît être l'arbitre de vos destinées, et le sort de votre petit-fils est dans ses mains.... — Mon petit fils ! ah ! oui, la loi me le donne, mais.... — La loi est d'accord avec la nature, madame, n'en doutez pas... — Tenez, don Juan, ne me répétez pas les mêmes propos qu'on

me tient depuis si long-tems, et qui ne peuvent me persuader. Je vous croyais moins instruit des infortunes de ma famille; mais ne consumez point votre tems comme Elvire et Béatrix; je sais tout ce que je dois croire, et n'ignore point ce que nous devons faire. Nous n'avons pas le projet d'abandonner cet enfant à don Alvar; je ne vois pas comment les liens qui nous y attachent aux yeux de toutes les lois, pourraient nous être contestés. Je gémis de comprendre beaucoup mieux comment on peut redouter les traits d'un esprit méchant dans des écrits ou des plaidoyers, et nous sommes tous d'accord à ne point nous y exposer volontairement. Mais, me diriez-vous comment vous satisferiez aux conditions qu'il plaît à cet homme de nous imposer? Mon fils, emporté par la chaleur de l'âge et par sa pitié pour un être faible qui paraît opprimé, se précipite sur un inconnu, pour défendre une étrangère qui échappe à ses regards. Don Alvar se trouve

être l'offensé ; il lui plaît de croire qu'Alphonse, d'accord sans doute avec cette fugitive, lui a donné un asile impénétrable, et cela, parce que don Alvar a peut-être fait pour la retrouver mille efforts superflus ; mais si les siens furent inutiles dans un pays qui lui est parfaitement connu, que voulez-vous que les nôtres produisent ? — N'importe, madame, il faut chercher l'épouse de don Alvar ; il faut du moins lui prouver qu'il n'est pas en votre pouvoir de la remettre dans ses mains. Laissez don Alphonse suivre à Paris et sa femme et Bianchi ; moi, je me charge de passer en Italie. J'ai à Naples une vieille parente qui, depuis mes malheurs, m'a fait faire à Lyon des offres de service ; ses enfans, tous richement pourvus, occupent des postes brillans en différens Etats. J'irai la joindre ; je suivrai la trace de l'épouse infortunée du traître Alvar, et peut-être, par mes relations, serai-je plus heureux qu'Alphonse ne pourrait l'être. De grace, madame, faites

adopter ce projet à don Vincent et à mon ami. — Généreux don Juan, vous serez donc toujours notre ange tutélaire : oui, je ferai sans peine consentir mon époux et mon fils ; mais, don Juan, vous sentez combien il serait pénible à une mère de vous demander quelle est la nature du mystère qu'enveloppent et vos projets et vos réflexions; quel qu'il puisse être, par quelque voie que vous puissiez en être instruit, cachez tout ce qu'il renferme à don Vincent ; je respecte trop son repos pour reporter ses regards sur tant d'objets d'affliction ; cachez-le également à mon fils. Hélas ! l'infortuné paie assez un moment d'erreur, et je redoute assez celui où, peut-être à Paris, l'évidence pourra lui parler contre une femme..... — Rassurez-vous, digne épouse, tendre mère, votre fils ne verra rien à Paris qui tienne au secret que le tems seul peut nous révéler; mais si je suis assez heureux pour réussir dans mes recherches, votre famille se verra

facilement dégagée de tout ce qui peut ternir son éclat, et brillant d'un nouveau lustre..... — Ah ! don Juan, je ne désire plus les richesses ni les rangs ; le bonheur de don Vincent et le mien propre tiennent à notre situation tranquille. Quelqu'incertains que me paraissent vos moyens de courir sur les traces de l'inconnue, j'obéis aux lois sociales, à mon affection pour l'enfant, et non à aucun sentiment d'ambition. Si vous retrouvez cette femme..... — Oui, je la retrouverai, s'écria don Juan avec transport, j'en ai le pressentiment, et votre repos sera encore une fois l'ouvrage de l'heureux Tellès ! »

Ils furent interrompus par l'arrivée d'Alphonse et de son père, qui venaient les joindre avec plusieurs personnes. Ce ne fut que le lendemain que don Juan put communiquer son secret. En augmentant la somme de reconnaissance que la famille devait déjà, il trouva les plus fortes oppositions à son projet. Don Vincent voulait

absolument attendre des lois la restitution de l'enfant ; il lui semblait que c'était une bassesse que d'obéir au caprice de son ennemi ; Alphonse regrettait de l'avoir mis hors d'état de lui faire raison de cette dernière offense. Enfin, ce ne fut pas sans peine que don Juan put les amener à fléchir sous le joug de la nécessité. Mélania vint à son secours ; la crainte que son fils ne devînt enfin la victime de la perfidie de don Alvar, et qu'il ne tombât sous les coups de quelqu'assassin, lui fit soutenir avec chaleur l'avis de Tellès ; son mari lui représentait en vain que l'assassinat de Dinant étant sans doute l'œuvre des moines, ce n'était pas une raison de craindre de nouveaux attentats ; elle insista si long-tems qu'enfin son mari consentit à laisser don Juan libre dans ses projets. Béatrix témoigna la joie la plus vive de cette résolution, chargea le curé d'Evian de messes et de neuvaines pour l'heureux succès de l'entreprise, et donna mille bénédictions au

voyageur avec une relique de St.-Jacques de Compostelle et un petit morceau de la robe de la mère de Dieu, qu'elle lui enjoignit de porter toujours sur sa poitrine.

Ainsi recommandé à tous les saints et à la Vierge, ayant eu la complaisance d'entendre toutes les fervantes prières de la bonne nourrice, et de lui répondre les litanies, il prit congé de ses amis, et se mit en route, accompagné de Valentin, qui, sous l'air épais des individus de sa nation, cachait une probité entière, et assez d'intelligence pour seconder les intentions de son patron.

Alphonse, de son côté, quitta ses parens pour se rendre à Namur; de là, il comptait visiter quelques possessions de l'héritage de son oncle. Des fermiers demandaient des diminutions; l'intendant ne voulait pas les accorder, et Alphonse désirait s'assurer de la situation des biens et de l'état des fermes, pour agir avec discernement et indulgence. Son projet était ensuite de

marcher à Paris sur les traces de sa femme. M. Darran avait écrit qu'elle avait pris sa maison à elle : on était surpris qu'elle eût, à son âge, pris un semblable parti sans prendre au moins la précaution de consulter son mari ; c'était une raison de plus pour Alphonse de croire que don Alvar était avec elle, et que l'enfant lui avait été conduit ; et c'était pour cela qu'il avait résisté au projet de don Juan, persuadé qu'il allait en Italie chercher un objet introuvable, tandis qu'Alvar et Charlotte s'étaient réunis, et se jouaient de sa famille et de lui. Telles étaient les dispositions dans lesquelles il abandonna une seconde fois l'asile de ses parens.

Son affaire à Namur fut bientôt terminée ; le criminel avait été un matin trouvé mort dans sa prison : on prétendait qu'il s'était détruit lui-même ; mais il n'en était pas moins, à la suite de cet événement, arrivé des changemens parmi les enfans de Saint-Dominique. Les sujets intéressés

dans l'intrigue de la succession avaient été transférés ailleurs, et le prieur enfermé dans un monastère; de sorte qu'Alphonse dispensé de comparaitre dans une procédure anéantie par la mort du coupable présumé, ne put même profiter de son voyage pour prendre des renseignemens sur le séjour et les volontés absolues de l'éternel ennemi de son repos. Il se borna donc, après avoir entendu les avis de Christiana et de son mari, à passer dans cette portion du pays de Liége, qu'on appelait *l'Entre Sambre et Meuse*, parce qu'elle est située entre ces deux rivières. (1) Là, suivi du fidèle Pédro, il parcourait à cheval ce pays, que l'œil du passager croirait infertile, parce qu'on y rencontre souvent des montagnes et des terrains incultes, mais ils offrent d'excellens pâturages : on

(1) Elle fait aujourd'hui partie du département des Ardennes, de celui de Sambre-et-Meuse et de celui des Forêts.

n'y met point encore en usage cette culture industrieuse, qui sait approprier les matières au sol, et forcer la terre rebelle à payer un travail actif et raisonné. Il remarquait combien ce défaut d'intelligence et d'avances suffisantes, dénature un climat fertile, et n'en fait qu'un pays où les habitans n'ayant de ressources que la routine ordinaire d'une seule branche de récolte, se trouvent exposés chaque année aux événemens de la saison, et tombent dans la détresse lorsqu'elle est défavorable aux grains, tandis que différentes espèces se remplaceraient les unes les autres, et balanceraient successivement les désavantages de telle ou telle saison. Alphonse livré à toutes ces réflexions que son père lui avait suggérées jadis en traversant la France, attribuait à la profonde ignorance dont il voyait les effets, la nécessité de diminuer les fermiers qu'il allait visiter ; mais il se promettait aussi de leur procurer les conseils de quelque agronome

éclairé. Les sites variés d'un pays montagneux lui offraient des points de vue intéressans ; il en aperçut un dont son œil fut agréablement surpris ; il était près de six heures du soir, le soleil penchait sur son déclin ; il s'assit sous un tilleul, qui semblait aussi vieux que la colline même qu'il dominait ; sa vaste circonférence et ses rameaux touffus offraient aux voyageurs un abri, et le chant de mille petits oiseaux qui cachaient sous son feuillage le tendre fruit de leurs amours, invitait à jouir un moment du repos. Au bas de la colline était situé un village que traversait un ruisseau limpide, dont les replis s'égarant au loin dans une vaste prairie, entretenaient la fraîcheur et la fécondité. Les côteaux opposés étaient à quelques lieues d'étendue, couverts de bois, qui, dans leurs différentes interruptions, laissaient apercevoir d'autres villages et des maisons de campagne, comme en amphithéâtre, jusqu'à Philippeville qui borde

l'horizon et termine le point de vue, en face de l'arbre sous lequel Alphonse le contemplait. La vallée qui était à ses pieds montrait déjà des sillons couverts de touffes vigoureuses, dont l'abondance faisait espérer une belle récolte. Plus loin le laboureur travaillait aux semailles du printems ; ici le bœuf, avec sa démarche lente et mesurée, ouvrait avec effort le sein de la terre ; là, le cheval plus impatient, ayant fini sa journée, regagnait son abri ; enfin, sur le chemin qui du village conduit à d'autres habitations, les troupeaux revenaient des champs ; les vaches rapportaient pesamment à leurs ménagères le tribut de chaque soir ; les brebis venaient retrouver leur géniture, et l'on entendait déjà le bèlement joyeux des agneaux qui sentaient approcher leurs mères. Le charme de ce spectacle attira les regards d'Alphonse ; il mangea quelques fruits dont le vigilant Pédro avait pris soin de se munir, considéra l'étendue du pays qui s'étendait à

peu près à sept lieues de circonférence, et lui découvrit deux villes, sept villages et plusieurs habitations. Le site n'offrait point cet aspect sévère des montagnes de l'Helvétie ; il manquait au fond du tableau ces glaces éternelles et ces noires forêts de sapins qui prêtent un charme puissant à des beautés d'un genre plus suave. A cela près, le climat que parcouraient nos voyageurs, présentait des paysages qui, sans élever l'ame jusques aux sublimes méditations, l'invitait à une douce mélancolie. Alphonse savait qu'une de ses possessions était située dans ces environs ; résolu de s'en informer dans le village, il descendit, non par le chemin qui s'offrait auprès de son tilleul, mais par les sinuosités qu'il aperçut dans le bois situé à sa gauche ; les sorbiers à hautes tiges, les aulnes délicats, les frênes élégans, l'érable à larges feuilles, se couvraient de leur riche parure ; le chêne, le charme, le troëne et le châtaignier se disputaient l'ombrage, à

l'abri duquel la terre produisait une herbe fraîche, sur laquelle se nuançaient à l'envi la pâle primevère et la marguerite des champs; souvent Alphonse et Pédro furent obligés de revenir sur leurs pas, faute de trouver un passage parmi les buissons, la charmille et les rochers, enlacés par la noueuse et fraîche pervenche, fière dans sa médiocrité de résister aux plus rigoureux hivers, et de disputer à la violette, l'avantage d'annoncer le printems. Ils descendirent enfin dans le village, vis-à-vis de la source pure du ruisseau, dont ils avaient décrit le cours; ils voient sur la porte d'un joli corps de ferme une jeune paysanne, fraîche et jolie, qui, tenant sur son sein le plus jeune de ses enfans, donnait à goûter à l'autre plus âgé, et contemplait le troisième se roulant à son gré sur de la paille fraîche étalée devant la maison. Son mari d'une figure agréable, jeune et robuste, observait le retour des bestiaux et animait par sa présence la vigilance des

domestiques; ces jeunes gens plurent au voyageur ; il leur demanda une auberge, voulant, disait-il, faire rafraîchir ses chevaux, et croyant qu'il était tard pour continuer sa route du côté de Givet. Il est tard vraiment, dit la jeune femme, il sera bientôt nuit. « Descendez ici, monsieur, l'on aura soin de vos chevaux, et l'on vous présentera ce que l'on aura de mieux. — Je voudrais du moins, dit Alphonse, me rendre ce soir à Matagne-la-Grande, et voir un nommé Nicolas..... — C'est justement moi, dit le mari, et je gage que vous êtes notre maître. A ces mots il s'avança vers Alphonse qui, descendant de cheval, les embrassa cordialement, entra chez eux, en fut reçu avec cette franche hospitalité qu'on trouve rarement ailleurs que sous un toit agreste, et qu'il ne faut pas même espérer d'y rencontrer toujours. L'extrême propreté du ménage et des enfans, le linge blanc dont tous étaient couverts, l'ordre qui régnait

dans la maison donna au jeune Alphonse une excellente idée de la jeune femme ; il jugea qu'elle devait être une bonne fermière. La plus belle chambre fut arrangée pour lui ; le sommeil vint fermer sa paupière aussitôt qu'il fut retiré, et le joyeux chant du coq l'avertissant au point du jour que le soleil brillait sur l'horizon, il trouva tous les gens à l'ouvrage, et la ménagère occupée à faire des galettes et des tartes (1) pour ses nouveaux hôtes,

---

(1) Sortes de pâtisseries en usage dans le pays, mais seulement aux jours des fêtes de villages, appelées *ducasses* ou *kermesses*, qui se font dans les différens villages à des jours marqués chaque année, toujours un dimanche, depuis la fenaison jusqu'après les moissons. A ces époques, chaque ménage invite ses parens et ses amis ; il n'y a point de famille pauvre qui se dispense de cette réunion. Le plus grand nombre ne mange de la viande fraîche que ce seul jour dans l'année, et les deux ou trois jours suivans. Après les repas, la jeunesse se rassemble sur une prairie, et danse jusque bien avant dans la nuit.

sans oublier le café déjà prêt avec de la crême et du beurre frais. Alphonse passa trois jours avec eux, et les vit chaque jour avec un nouvel intérêt. « Vous êtes de braves gens, leur dit-il, avant de les quitter; je vous fais pour trois ans la rémise de ce que vous me demandez, mais je veux que vous profitiez de ces trois années pour améliorer vos terres qui sont généralement stériles. Je donnerai ordre qu'on vous fournisse les fonds nécessaires, et nous aviserons aux moyens de me rembourser avec le tems. Je veux vous voir un jour les plus riches fermiers du

---

Ce qui constitue principalement le régal des *ducasses*; ce sont les tartes aux fruits, au sucre et aux œufs. A cette époque, le beurre et les œufs s'élèvent à un fort haut prix, comparativement au reste du tems. Les fermiers envoient des tartes à leurs propriétaires et à ceux pour qui ils ont de la considération. On fait aussi des tartes et des galettes quand on reçoit des hôtes respectables.

pays ; mais n'abandonnez jamais l'esprit d'ordre et d'économie qui règne autour de vous. Mes amis, l'homme n'est pas riche de ce qu'il a, mais de ce qu'il économise ; la science de l'économie est de vivre de peu, comparativement à sa fortune. Vous avez des enfans, qu'ils soient cultivateurs comme vous ; n'ayez point la folie d'en vouloir élever un aux dépens des autres et de vous-mêmes. Eh ! que lui procureriez-vous par un autre état ; sachez sentir que vous êtes heureux, et ne cherchez point pour votre fils un autre bonheur que celui qui vous aura suffi (1). Je viendrai vous

(1) Je sais ce qu'on aurait à objecter au discours d'Alphonse : la nature place quelquefois le germe des plus rares talens au sein de l'heureuse médiocrité, même dans l'affreuse misère ; les talens sans développemens sont enfouis dans une terre inculte et qui demeure stérile. D'accord ; mais ces grands génies, capables de planer sur l'humanité, sont plus rares qu'on ne pense ; quand ils sont réellement éminens, le premier degré d'instruction suffit ; ils fran-

revoir avant un an, et je ne désespère pas que le tableau de votre économie domestique n'engage mon père à venir contribuer à

---

chissent les barrières, se font apercevoir, et se forment et s'élancent malgré tout ce qui s'oppose à leur marche. Dans les gouvernemens où il y a une éducation publique, combien d'exemples on pourrait en citer ! mais Alphonse parlait dans un pays où il n'y a encore nuls moyens d'éducation, et un peu d'expérience lui avait fait voir combien cette manie de croire aux talens supérieurs enlevait d'hommes à la charrue, aux arts et aux métiers, pour n'en faire que des êtres médiocres, incapables seulement d'apprendre ce que tant d'autres avaient pensé et dit avant eux; souvent on remarque dans un homme peu instruit des traces d'esprit naturel qui frappent, et l'on s'écrie: Quel dommage que cet homme soit demeuré dans cet état ! Qu'on se tromperait, si tout à coup ce même homme se trouvait pourvu de l'éducation qu'on lui désire ; souvent il ne lui faudrait que celle qui le rendrait plus propre à l'état qu'il a embrassé ; une culture plus étendue lui ferait grossir la foule des hommes très-communs ; et tout bien examiné, il vaut mieux tel qu'il est, qu'il ne vaudrait avec des demi-connaissances et des idées imparfaites.

votre bonheur. Ses connaissances vous ouvriraient un champ plus vaste, et huit jours passés avec lui suffiront pour vous communiquer des idées que je n'ai point encore. Alphonse quitta la ferme après cette conversation, et Nicolas le conduisit à travers les bois qu'il avait observés sous le tilleul de Matagne-la-Grande. Il le mena dans une autre ferme qui lui appartenait, à Sartour près de Philippeville. Il ne trouva point dans celle-ci cette économie qui l'avait charmé dans la première. Le fermier semblait un brave homme; mais il observa la vérité de ce que lui avait souvent dit sa mère que, dans tout état, la prospérité d'une maison dépend de la femme qui en administre l'intérieur. En vain le chef de famille s'épuiserait en efforts de toute espèce, si la surveillante naturelle de l'emploi du revenu manque d'ordre, ou le laisse troubler par ses subordonnés. Ici les enfans étaient mal vêtus, sales et abandonnés à eux-mêmes; la maison

dérangée ; on parut honteux de n'offrir au maître que des mets simples qui ne suffisaient point à la friandise de cette mauvaise économe. Chez Nicolas, on lui avait servi la boisson du pays, d'excellente bière ; là, on lui alla chercher de mauvais vin qu'on paya cher, et qu'il ne but pas, mais dont il vit la femme faire un usage qui le choqua. Mécontent, et ne voulant pas prodiguer inutilement un fonds dont on n'a jamais trop pour faire réellement du bien, il fit de sages réprimandes, de sévères observations sur le déplorable état des terres, et ne promit la remise demandée, qu'aux seules conditions que l'année suivante on aurait fait des efforts pour se conduire mieux et réparer la négligence passée.

Comme à son retour il traversait les bois afin de prendre la route qui devait le conduire sur celle de Paris, il rencontra une calèche fort simple et fort légère, arrêtée au pied d'un arbre sur un chemin

de traverse ; il y vit une femme d'environ quarante ans, de la plus aimable figure sur laquelle puisse se peindre une belle ame : elle lui rappela les traits angéliques de sa mère ; à ses pieds était une petite fille de dix ans ; plus loin dans le bois folâtraient trois jeunes personnes de quinze à vingt ans ; l'une d'elles était grande, d'une taille remarquable par sa noblesse et son élégance ; de superbes cheveux noirs voltigeaient sur ses épaules au gré du vent ; elle paraissait être de beaucoup l'aînée des deux autres. Celle qui semblait le plus près de son âge était brune aussi ; elle était moins grande et plus en embonpoint ; elle avait de la grace et de la naïveté dans son maintien. La troisième, à peine dans l'adolescence, était blonde, mignonne et délicate : deux autres filles dans l'enfance jouaient avec leurs sœurs. De grands chapeaux de paille et de longs voiles noirs couvraient leurs traits, qu'Alphonse ne put distinguer dans l'éloignement et sous l'om-

brage du bois. Elles ne l'aperçurent point; mais en passant à côté de la mère, le charme répandu sur sa figure l'engagea à la saluer, seul hommage qu'il fût permis de lui rendre en passant. Pédro observa long-tems la troupe légère, et Alphonse s'informant à Nicolas quelle était cette famille : « C'est madame R...., répondit le fermier, ce sont là ses six filles, et la septième est une de leurs amies qui reste à l'abbaye de Félisprée, près Givet. « Quels aimables traits que ceux de la mère! s'écria don Alphonse. —Elle est meilleure encore qu'elle n'est belle, répliqua le fermier, c'est une *gentille femme*; que ses filles lui ressemblent, c'est le plus beau souhait qu'on leur puisse faire. Tenez, elle réside à Vireux; nous verrons sa maison en passant sur la chaussée qui vous mène en France. Ah! c'est là où vous verrez un beau pays et de belles montagnes. » En effet, le lendemain les voyageurs se trouvèrent dans une des plus belles campagnes qu'arrose le cours de

la Meuse : Alphonse se promit de gravir ce qu'on appelle le *mont Vireux*. Son élévation est à peu près de cent cinquante toises au-dessus du niveau de la rivière ; sa base est composée de pierres schisteuses, dont les couches, presque verticales, courent de l'est à l'ouest, et semblent quelquefois se détacher en larges bancs, prêts à tomber sur le rivage : au-dessus de ces quartiers de roches, on trouve des couches d'ardoises primitives, également verticales, et dans la même direction ; en continuant de gravir la montagne, on rencontre une espèce de schiste à feuilles minces ; il est gris, bleuâtre, mêlé de teintes rouges et violettes, souvent marbré de toutes ces couleurs ; enfin, plus haut encore, le terrain est semé de pierres calcaires bleuâtres, plus ou moins mêlées de mica, jusqu'à ce que les roches, les ardoises et le schiste se perdent sous la verdure et les bois qui couronnent cette énorme masse. Du côté de la Meuse, elle fait, par sa forme de

cône tronqué près de son sommet, une partie distincte et détachée de cette chaîne de montagnes, de la même nature et à peu près d'une égale hauteur, qui se continue jusqu'à Mézières, toujours coupée par la Meuse, et régnant également sur les deux rivages ; toujours couvertes et couronnées de bois à l'ombrage desquels croissent en abondance les plantes aromatiques les plus utiles à la médecine, et d'une vertu bien préférable à celles des pays plats. Il s'en échappe des sources qui, tombant d'une hauteur assez considérable et roulant sur les cailloux entre les couches d'ardoises et les quartiers de roche, font entendre au voyageur l'agréable murmure de ces cascades naturelles que nous imitons assez maladroitement dans nos jardins anglais. Lorsque le plaisir seul d'admirer la nature conduit l'homme sensible dans les sentiers pratiqués sur le penchant de ces montagnes, lorsqu'assis à l'ombre des érables, des charmes et des hêtres, il voit couler à ses pieds

cette onde pure qui se précipite de degrés en degrés, et fait entendre ses roulemens; lorsqu'à ce bruit agréable se mêlent les chants variés du linot, du chardonneret, du pinçon, souvent au déclin du jour celui des rossignols répété par les échos, je demande s'il est dans le tourbillon d'un monde frivole, un seul des plaisirs qu'on croit y goûter, qui vaille les heures de méditation, de douce mélancolie qui absorbent l'ame toute entière, la ramènent par degrés à cet état de calme et d'équilibre qui seul la rend capable des affections douces et pures qui l'attendent à son retour sous un toit hospitalier. Le cœur d'Alphonse éprouva de douces émotions dans cette longue excursion. Il avait fait plus de trois lieues du côté de Fumay, et à son retour il remonta sur le mont Vireux qui, s'abaissant du côté de l'ouest, lui offrit une rampe plus facile. On aperçoit au sommet les ruines ou plutôt les vestiges d'un château, que la tradition donne aux fils Aymon, et de

la situation duquel il est en effet question dans les vieilles chroniques de manière à le faire présumer. Les décombres ont servi, dit la même tradition, à bâtir le village de Vireux, situé au pied de la montagne sur une belle chaussée construite au-dessus de la rivière. Cela est apparent, car il y a évidemment des traces d'édifices ; on voit encore des pierres taillées par la main des hommes, des fragmens d'un ciment extrêmement tenace, fait avec de la chaux et de la paille de seigle, semblable à celui qui lie les pierres d'un château encore existant et peu éloigné. On croit remarquer des traces de fossés et celle d'une vaste esplanade au-devant du château, mais tout cela est semé de broussailles, de lierres et de genêts ; ce monument d'orgueil, de faste et de despotisme rappelle les ruines des rives du Rhin ; il est aujourd'hui l'asile des craintifs habitans des forêts ; l'utile et modeste agriculteur s'est bâti un toit paisible avec les décombres de ces antres de

la tyrannie qu'on exerçait autrefois sur ses ancêtres. Ces idées se présentèrent facilement à l'imagination d'Alphonse, et le firent réfléchir sur le néant de ce que les hommes appellent la grandeur. « Qu'il serait insensé, s'écria-t-il, celui qui ne se trouverait pas plus heureux d'habiter ce village que le château qui stérilisait cette belle campagne, tandis que ces fermiers la fertilisent et l'enrichissent!—Oui, monsieur, lui répondit Pédro, son éternel compagnon, voilà le château qui n'est plus que poussière; à peine sait-on qui l'a construit, et le village durera toujours, car personne n'a intérêt à le détruire, et si la campagne est bonne, il y a au contraire intérêt à y rester et à s'y établir. — Eh bien, mon cher Pédro, il y a cependant peu d'hommes assez sages pour faire le choix raisonnable que t'indique la nature. » Alphonse pensa long-tems à ces vérités éternelles; de là il souhaita dans ces beaux lieux la présence de ses parens, car ce

n'est point sur les rochers ni dans les forêts qu'on oublie ce qui remplit le cœur.

Après avoir erré sur les traces de ces édifices presqu'effacés de la mémoire des hommes, ils furent curieux de voir le côté opposé à la rivière ; ils admirèrent le point de vue plus uniforme d'une belle prairie qui s'étend depuis le cours du Viroin jusque bien au-delà de la base du mont Vireux ; prairie arrosée par un ruisseau qui semble se jouer en serpentant autour de l'herbe, dont il entretient la fraîcheur ; site vraiment romantique, où l'œil se repose mollement, après s'être égaré parmi la variété des objets que lui offrent les rives de la Meuse. La vallée est couronnée par un rocher non boisé, et qui fait opposition avec celui que dominaient Alphonse et Pédro, et sur le penchant duquel des brebis cherchaient leur pâture. Tandis que pour achever le tableau, l'imagination de notre jeune homme cherchait un berger jouant

de la flûte, et quelque villageoise penchée derrière un saule, attentive à l'écouter, une autre apparition plus réelle se présente à lui. Deux des jeunes personnes qu'il avait vues dans les bois de Philippeville gravissaient le *mont Vireux* à quelque distance de lui; cette fois, elles étaient accompagnées d'un jeune homme à peu près de leur âge; leurs tailles élégantes, leurs habits blancs et légers, dont les plis ondoyans s'apercevaient entre le feuillage des arbres derrière lesquels elles se perdaient quelquefois, embellissaient singulièrement le paysage. Le même chapeau, le même voile couvrait encore les traits de la plus grande; la petite blonde avait la tête découverte et ses cheveux flottaient sur son front. Son teint, d'une extrême blancheur, animé par l'exercice, son air d'innocence et de candeur intéressèrent vivement Alphonse. « Je donnerais bien des choses, dit Pédro, après les avoir long-tems observées, pour savoir laquelle n'est pas fille de

la belle maman que nous avons vue. — Elle ne peut pas être plus agréable que celle-ci. — Oh ! monsieur, n'admirez-vous pas la taille de l'autre ? quel air de noblesse ! quelles graces ! — Elle est plus formée, Pédro, son âge me paraît fort différent. » Comme ils parlaient ainsi, nos belles étaient arrivées au sommet, et sans avoir aperçu nos observateurs, elles prirent du côté le plus escarpé ; le jeune homme seul, un peu éloigné d'elles, aperçut les voyageurs, les salua et courut sur les pas de ses compagnes : elles descendirent du côté de l'est par un sentier étroit et serpentant que le bétail et les jeunes pâtres seuls avaient sans doute pratiqué ; il serait impossible de s'y soutenir, s'il ne se jouait autour des arbrisseaux dont il est couvert ; leurs branches entrelacées, forçaient souvent nos héroïnes à se courber, tandis que le jeune homme les élevait au-dessus de leurs têtes. Enfin, après les avoir perdues de vue plusieurs fois, Alphonse les vit reparaître sur

la route bordée d'arbres qui conduit à un autre village. Il descendit lui-même, se rendit à l'auberge où il avait laissé ses chevaux, et n'aurait plus pensé à cette rencontre, si Pédro n'en avait paru plus occupé que lui. « Vive Dieu ! disait-il en soupant, si ces belles personnes sont l'échantillon de ce que l'on voit dans ce pays-ci, un honnête homme s'y établirait volontiers. — Te voilà, lui dit Alphonse, aussi enthousiasmé que je le fus autrefois, à ce que l'on prétend, de cette malheureuse inconnue, car c'est, je crois, à la grande que s'adressent tes hommages. — Ma foi, monsieur, si elle se trouvait en quelque danger, je m'exposerais volontiers pour la servir ; mais j'avoue que pour prix de mon zèle, je voudrais la voir, ne fût-ce qu'un moment. — Il me paraît, reprit Alphonse, que ces dames aiment à se promener ; nous pourrons les rencontrer encore, car je projette d'aller visiter demain la rive droite de la Meuse et les

monts qui terminent la superbe campagne que nous avons découverte derrière l'autre village. Puisque tu as aussi ton inconnue, Pédro, je souhaite qu'elle ne trouble pas plus ton sommeil que celle d'Italie n'a jamais troublé le mien.

CHAPITRE XX.

RENCONTRE INATTENDUE ; PÉNIBLES EXPLICATIONS ; TRISTES ADIEUX ; DÉPART.

A leur réveil, nos voyageurs virent qu'il avait plu considérablement pendant la nuit ; l'eau était grosse, et le vent du midi soufflant avec violence, en agitait la surface : quelques vagues venaient avec bruit se briser contre le rivage, et les barques légères semblaient résister avec quelque peine à la rapidité des courans. Cependant, le soleil en s'élevant sur l'horizon dissipa les nuages noirs dont il était chargé ; le vent s'apaisa, et la curiosité qui dominait Alphonse le pressant de visiter encore d'autres lieux, il passa de l'autre côté avec son compagnon, et voulut suivre

le cours de la Meuse descendant vers Givet et Dinant, et formant plusieurs sinuosités qui présentaient à chaque pas des paysages frais et rians. Mais la campagne était imbibée d'eau ; les ruisseaux grossis en même proportion que le fleuve leur offraient tant de difficultés à vaincre, qu'ils en prévirent encore davantage à gravir les montagnes et à traverser les bois immenses dont leurs flancs sont couverts : ils revinrent sur leurs pas. Le village de Vireux est partagé en deux parties par la Meuse, comme la ville de Givet ; la moitié, située sur la rive gauche, est la plus commerçante à cause de la chaussée qui s'étend depuis Givet jusques à Fumay, et de là dans cette partie de la forêt des Ardennes au travers de laquelle est percée la route qui conduit à Rocroy ; cependant il n'y a point de branche particulière de commerce affectée à ce village. L'autre moitié sur la rive gauche, est peuplée de cultivateurs et de propriétaires ; son

aspect est moins actif et sa situation plus pittoresque; Alphonse et Pédro revenus sur le rivage ne cédèrent pas aux intempéries de l'air, et s'obstinèrent à faire une promenade en remontant du côté opposé au mont Vireux. Cette rive est bordée par les maisons des habitans dont les jardins comme une espèce d'amphithéâtre se rendent en une pente douce presque au bord de l'onde, et souffrent quelquefois des inondations. Quelques-uns de ces jardins sont fermés par de simples haies vives, d'autres sont entourés de murailles très-basses, afin de ne dérober aux habitans des maisons, ni la vue de la rivière, ni le mouvement des bateaux qui se croisent continuellement. Nos curieux côtoyaient donc ces jardins et ces vergers, remarquant avec plaisir l'industrieuse adresse avec laquelle la terre est cultivée sans la moindre perte de terrain. Arrivés à l'un d'entr'eux, entouré de murs, ils passent devant une porte ouverte : cette

porte était placée sous un berceau de lilas et de chevrefeuille dont l'odeur exhalée par la pluie de la nuit et les rayons du soleil, étendait au loin ses parfums délicieux. Sous ce berceau travaillaient trois jeunes femmes; Alphonse les ayant aperçues, détournait déjà des regards peut-être indiscrètement jetés sur elles, lorsque son œil se portant au hasard et fixant l'une d'entr'elles, il fait un cri, s'élance et la serrant dans ses bras, porte l'effroi dans l'ame des deux autres qui s'enfuient vers la maison en criant après leur mère. « Je m'en doutais bien, moi, s'écria Pédro; oui, je l'avais reconnue à sa taille, à sa démarche, je l'aurais parié cent fois, que c'était elle. « Pendant ce colloque, Constance s'efforçait en vain de repousser Alphonse, mais comme c'était avec douceur, il la tenait constamment dans ses bras dans une espèce d'extase, lorsque madame R.... parut avec ses filles : sa présence rappelant Alphonse à lui-même, il laissa

en liberté Constance, qui, s'échappant avec légèreté, gagna la maison avec l'aînée des jeunes personnes. — Arrêtez, s'écria notre jeune homme avec violence, arrêtez, Constance, il y va de ma vie. — Arrêtez vous-même, M. de Médina, lui dit madame R.... avec douceur, respectez l'asile et la volonté de mademoiselle de Villarcal ; écoutez la raison, elle tempérera des désirs que j'excuse, mais dont la chaleur pourrait devenir imprudente. » Une voix douce et flexible dont l'harmonie pénètre jusqu'au cœur, un regard plein de sensibilité, suspendirent les transports de notre jeune amant ; mais madame R..., fut justement effrayée, lorsque cherchant à s'appuyer sur Pédro, elle le vit chanceler ; elle vit disparaître les vives couleurs de son teint, et en même tems elle vit son linge et ses habits couverts de sang. Il perdit connaissance dans les bras de Pédro, qui s'aperçut qu'une de ses blessures qui n'avait jamais été bien fer-

mée, venait de se rouvrir. Il n'y avait pas à balancer, madame R... appela des domestiques, et fit porter chez elle l'infortuné qui venait d'éprouver une secousse si violente. Elle lui prodigua les soins les plus délicats; Pédro visita la blessure, la pansa; le même chirurgien qui l'avait déjà soignée dans son principe fut appelé et ne vit aucun danger pourvu que le malade se prêtât à la guérison par une tranquillité volontaire. Cependant Constance était partie à l'heure même pour se rendre à l'abbaye de Félisprée, située au-delà de Givet, près des terres de Luxembourg; c'était là qu'elle avait choisi son asile. Madame R... fâchée de son départ, prit soin de le cacher au malade, et de lui faire espérer qu'il la verrait quand il serait rétabli. Constance envoyait chaque jour s'informer de l'état de son ancien ami; mais l'austérité de ses mœurs semblait la déterminer à ne pas souffrir sa présence.

L'espoir que lui avait donné madame

R... hâta son rétablissement, et il ne tarda point à réclamer la parole qu'elle lui avait donnée; il avait bien compris qu'elle était instruite des secrets de Constance, puisqu'en le voyant, elle l'avait appelé par son nom; d'ailleurs, Pédro avait causé avec les jeunes personnes, et s'était aperçu qu'elles savaient toutes les aventures de la famille de Médina. Elles chérissaient Constance; elles avaient pitié de son amant, mais elles ne pouvaient lui pardonner d'avoir épousé Charlotte. Constance plus indulgente, excusait le sacrifice qu'il avait dû faire à ses parens, ne l'estimait pas moins, n'avait pas cessé de l'aimer, mais croyait de son devoir de ne jamais se permettre une entrevue. Cependant madame R.... sentit l'impérieuse nécessité de satisfaire, au moins une fois, le désir si naturel d'un homme placé dans une situation si particulière. Elle lui raconta que c'était à l'époque où Constance avait appris son mariage et les circons-

tances qui l'avaient accompagné, qu'elle avait pris le parti de la retraite. « Elle attend, dit madame R... le moment où l'ambassadeur retournera en Espagne, qui sera celui de sa majorité pour réclamer juridiquement le bien dont son oncle a voulu la dépouiller; en attendant le succès non douteux de sa demande, l'ambassadeur a obtenu du vieux marquis une pension pour sa nièce, et cet homme avare croit par ce moyen la forcer au silence qu'elle ne veut point garder, car il est absurde de tolérer l'injustice par un principe de fausse délicatesse et de souffrir une spoliation criminelle par des égards exagérés pour le spoliateur..... — Madame, interrompit Alphonse, comment se peut-il que le marquis de Villaréal fasse à sa nièce une pension sur des biens qu'il lui dénie, et se flatte d'obtenir le secret..... cette idée me paraît difficile à adopter. Je crois bien plutôt que l'ambassadeur lui-même..... — Cette pensée est singulière.

— Elle est naturelle, et l'intérêt que le marquis prend à Constance, doit être bien vif, puisqu'il la connaît..... — Ne vous alarmez pas, répondit madame R...., songez que Constance est à soixante et dix lieues de Paris, dans une abbaye dont elle ne sort jamais que pour venir chez moi. — Mais, savez-vous pourquoi elle y est venue, dans cette abbaye? — Elle ne m'a pas confié les motifs qui l'y ont déterminée; mais quand j'en serais instruite, me sierait-il, M. de Médina, de disposer de ce que je tiendrais des seuls épanchemens de l'amitié..... Vous en savez plus que vous ne dites, madame, répliqua vivement le jeune homme en rougissant; l'ambassadeur sans doute épris d'un feu coupable..... — Eh! de quel droit pouvez-vous être jaloux, imprudent Alphonse? songez-vous à la position où vous êtes; songez-vous que Constance est libre et que vous êtes marié? — Ah! je ne le sais que trop, madame R...., ayez

pitié d'un malheureux qui serait las de la vie, s'il n'avait des parens qui lui sont plus chers que lui-même..... — Ayez plus de courage, monsieur de Médina, votre situation est pénible, sans doute, elle est touchante; mais plus l'épreuve est cruelle, plus vous devez opposer la dignité d'une ame forte et supérieure à la mauvaise fortune : imitez, sans rougir, le courage de mademoiselle de Villaréal. Je veux bien vous dire que dans le sein de l'amitié, elle a souvent versé des larmes, mais nul être indifférent ne peut soupçonner qu'elle a souffert par l'amour et la fortune. » Un tiers présent à cette conversation aurait proposé à don Alphonse l'exemple même de celle qui lui parlait. Cette femme angélique, heureuse fille, heureuse mère, se croyait dédommagée par-là d'autres chagrins plus amers que ceux d'Alphonse; jamais femme ne fut plus digne des récompenses d'une vertu poussée jusqu'à l'héroïsme; rarement on eut plus à souffrir, mais toutes

les circonstances se réunissaient en vain contre elle, son courage leur était toujours supérieur; toujours elle avait lutté à forces égales avec des tourmens qui souvent ont pu fatiguer la patience et la résignation de plusieurs femmes respectables. Souvent le cœur déchiré, l'œil encore gonflé de larmes, elle savait recevoir, même ses amis, avec un visage serein, et semblait leur défendre de s'affliger avec elle ; on eût dit qu'elle cherchait à les consoler de ses propres malheurs. Déjà Pédro, qui couchait dans la chambre de son maître, l'avait instruit; il savait quelle était cette madame R..., et son respect pour elle rendait ses consolations plus douces et ses leçons plus persuasives. — Vous m'assurez donc, madame, reprit-il en écoutant ce qu'elle disait du courage de Constance, vous m'assurez donc que l'ambassadeur d'Espagne..... — Eh! laissez là votre ambassadeur, monsieur de Médina, n'êtes-vous pas assez malheureux, sans ajouter encore les chimères à de tristes

réalités ; la retraite de Constance ne vous assure-t-elle pas du respect que vous lui devez ?.... — Ah ! je ne soupçonne pas le caractère de Constance, mais peut-elle répondre qu'un homme lui adresse des hommages?.... — Eh ! que vous importerait encore des vœux qu'elle ne connaît pas, ou qu'à coup sûr elle désapprouve, puisqu'enfin elle a quitté la maison de cet ambassadeur pour embrasser une autre retraite et se vouer à un éternel célibat. — Quoi ! Constance voudrait se lier par des vœux..... Non, elle n'est point superstitieuse, elle ne se croit point appelée à la clôture, parce qu'elle a laissé dans le monde des objets qu'elle peut y regretter..... — Et vous croyez en effet qu'elle regrette Alphonse ! Ah ! je n'ai plus d'autre bonheur à prétendre.... que je la voie seulement.... qu'un mot de sa bouche m'en assure..... et je suis heureux..... Oui, madame, je vais à cette abbaye, il faut que je la voie.... — Arrêtez donc, impétueux jeune homme,

s'écria madame R..... un peu de réflexion, je vous prie; quoi! vous allez, dans vos transports, compromettre et donner en spectacle l'objet que vous aimez! fixer sur elle les regards du public, alarmer une maison religieuse, et l'exposer aux malignes réflexions de ces esprits désœuvrés, qui, pour être loin du monde, n'en connaissent pas moins toutes les erreurs, et se plaisent à soupçonner tout le mal qu'elles regrettent souvent de s'être interdit. Alphonse, Alphonse, croyez-vous que votre mère vous conseillât une semblable témérité. — Mais, madame, l'ambassadeur d'Espagne l'a placée dans cette maison; on sait qu'elle vit sous sa protection, je puis bien, en qualité de parent, jouir comme lui du droit de m'intéresser à elle.— L'abbesse est proche parente de votre éternel ambassadeur, c'est une raison qui a dû autoriser des recommandations particulières en faveur d'une orpheline de sa nation. Ce titre d'ambassadeur doit naturellement

donner à une Espagnole des droits à sa protection, dans le pays où il représente son prince ; avouez-le, don Alphonse, vous êtes troublé par un sentiment jaloux qui obscurcit votre raison, et vous en ôte la jouissance? — Je m'aperçois, madame, que Constance me fuit, que vous cherchez des raisons qui puissent colorer le refus qu'elle vous fait de me revoir une seule fois. Eh! que craint-elle d'un malheureux condamné à s'en séparer ensuite pour jamais? mais il faut que je la voie, madame R....., il faut que je la voie. — Vous oubliez toujours que c'est elle qui doit vous accorder une grace en vous permettant de la voir ; vous l'exigez de sa part comme un devoir..... Alphonse, si l'un des deux peut se plaindre de l'autre..... — Quand vous me ramenez à cette idée, le désespoir l'emporte sur tout ; oui, c'est moi qui ai brisé la chaîne qui nous a liés! Ah! sans doute, cet excès de délicatesse qui n'est jamais exempt de jalousie, c'est

Constance seule qui a droit de le montrer. Hélas ! elle est libre, et moi, des liens odieux, des liens flétrissans..... mais on peut les briser..... si je puis rassembler des preuves suffisantes..... — Ah ! que désirez-vous ? Ne communiquez point à Constance des projets que votre raison, que votre délicatesse même désavouera dans une situation plus calme. Ah ! qu'on ne propose jamais de se jouer des liens sacrés du mariage, de faire un honteux trafic du nom d'époux, de déshonorer la mère de famille, ou de flétrir la réputation du père ; il est des pays où les lois ont dû permettre le divorce ; là aussi les mœurs ont pris soin de l'empêcher. L'hymen ne vous a pas été favorable, monsieur de Médina, d'autres n'ont pas lieu d'en être plus satisfaits ; les plus sages se taisent, renferment leurs chagrins au fond de leur cœur. Ils aiment et respectent assez leurs enfans, pour ne point leur apprendre à mépriser l'un des auteurs de leurs jours,

et pour ne point faire redouter leur approche à ceux qui pourraient craindre la force de l'exemple. Alphonse se tut, il n'avait rien à répondre. Cependant il poursuivit l'entretien, et peu à peu la douce morale de madame R..... dont il connaissait la vertu, son indulgence, son extrême sensibilité, calmèrent cet esprit aigri par l'explosion violente d'une passion si constante et si malheureuse. Lorsqu'enfin elle eut rétabli, dans son ame agitée, le calme qui la soumet à l'empire d'une solide raison, (que ne peut la voix d'une femme respectable et indulgente), elle lui promit qu'il verrait Constance chez elle, une seule fois, et lui dirait ensuite un adieu, dont elle-même prescrirait le terme, selon la prudence, dont il convint qu'elle seule devait poser les limites. Alphonse guéri de ses mouvemens jaloux, dont un Espagnol a peine à se défendre, attendit l'instant où Constance répondrait à l'attente de son amie.

Peu de jours s'étaient passés, lorsque

cette aimable femme annonça que Constance avait consenti à une entrevue ; mais elle avait désiré qu'à son arrivée, personne ne se présentât à elle que madame R..., et que l'entrevue fût remise au lendemain matin, afin qu'elle ne fût point agitée pendant son voyage, et que le calme de la nuit lui fît obtenir la force nécessaire pour la supporter. Elle fut obéie ; Alphonse résigné, soutint cette épreuve avec courage. Constance, retirée dans son appartement, était sous le même toit que lui, et il ne fit aucun mouvement pour hâter l'heure désirée ; le lendemain, la famille se rassembla dans la salle du déjeûner : Alphonse comptait les instans, lorsque le froissement d'une étoffe et des pas légers, le firent tressaillir et changer de couleur ; la porte s'ouvrit, et Constance parut. Alphonse s'attendait à la presser encore une fois sur son sein ; mais, frappé de l'air de modestie et de dignité répandue sur toute sa personne, il demeura immobile, et la

saluant seulement avec respect, il osa à peine toucher sa main, qu'il sentit tressaillir dans la sienne ; elle s'approcha de madame R... « Ah ! je me croyais plus forte, lui dit-elle bas, en l'embrassant. Elle demeura debout quelques instans ; la jeune famille, fort occupée de ce qui se passait entre deux amans malheureux, n'avait pas songé à lui ménager une place. Qu'Alphonse la trouva belle ! elle était vêtue d'une robe de soie blanche, dont les plis ondoyans marquaient légèrement sa taille, et en voilaient tous les charmes avec assez de décence pour en faire supposer bien davantage ; ses superbes cheveux noirs, abandonnés à la nature, tombant en boucles inégales sur son cou et sur son front, rattachés par un simple ruban ; les roses de son teint, à demi-effacées par une pâleur dont Alphonse se sentait l'objet, ses yeux baissés et errans sur tous les objets inférieurs qui l'environnaient, tout, dans sa figure, inspirait à la fois le respect et l'amour. —

A la fin, on se plaça ; la jeune et intéressante blonde servit le café ; madame R... anima la conversation et la soutint presque seule tant que dura le repas. Alphonse et Constance avaient à peine la force de répondre quelques mots, quelques efforts qu'ils fissent, même pour s'adresser la parole sur des choses indifférentes. Enfin, la famille se retira. Alphonse rassuré par la douceur du regard de Constance, osa bien prendre une place entre elle et son amie ; il osa toucher une seconde fois cette main, qu'on ne retira qu'après qu'il y eut imprimé ses lèvres ; le silence fut de quelques instans. Les pensées mal en ordre de part et d'autre, ne permettaient pas aux mots de se présenter ; nul ne commençait l'entretien. Alphonse attendait, en tremblant, ce que Constance avait droit de lui dire. Constance ne pouvait être auprès de son ancien ami, sans songer à l'épouvantable barrière qui les séparait. Les sermens irrévocables dont la mort seule pouvait l'af-

franchir, les liens les plus respectables de la société, resserrés encore par l'existence d'un enfant, que de réflexions ce tableau faisait naître dans l'ame délicate de Constance ! Elle se trouvait gênée d'être dans un lieu d'où une autre femme, épouse et mère, avait le droit de la repousser avec l'œil de l'indignation ; mais il lui était permis encore d'honorer et de chérir don Vincent et Mélania, elle ouvrit la bouche pour en parler à leur fils. Alphonse ne pouvait que reprendre sa tranquillité, lorsqu'il avait à s'entretenir des plus chers objets de son amour. Il en parla longuement. Constance semblait avoir peur que cet objet lui échappât ; elle se faisait répéter les mêmes détails, et en demandait d'autres, qui en amenaient encore de nouveaux. Enfin, Alphonse qui désirait justifier vis-à-vis d'elle son manque de foi, passa brusquement à son fatal mariage. Constance qui avait pris, en se livrant aux charmes de l'amitié filiale, un ton plus

libre et plus affectueux, se renferma en elle-même, et d'un air de dignité, sans aucun mélange d'affectation : « Epargnons-nous aucune explication sur cet objet, dit-elle d'une voix assurée ; si j'en avais eu besoin, si je ne savais pas, à cet égard, tout ce qui me force à vous estimer davantage, vous ne m'auriez jamais revue. Soit qu'un instant d'erreur ait donné lieu à cet événement, soit que les raisons que vous avez alléguées pour vous défendre, soient sincères (sans doute je préférerais cette dernière idée, si je ne considérais que moi), il n'en est pas moins vrai que vous vous êtes immolé à l'amour et au respect filial, et que ce grand sacrifice vous place, dans mon estime, au plus haut rang qu'homme puisse atteindre. — Je sais que vous n'êtes point heureux, monsieur de Médina, et je l'ai appris avec douleur ; puisque des circonstances bizarres devaient nous séparer, j'aurais voulu du moins..... Ici Constance s'arrêta ; le cœur d'une

amante n'est pas toujours d'accord avec une héroïque générosité, et il est difficile sans doute de désirer bien sincèrement qu'une autre fasse pleinement le bonheur de celui qu'on a aimé. Alphonse frémissait de courroux au souvenir des liens honteux et détestés qui l'arrachaient à celle qui tenait un pareil langage. Peu s'en fallut qu'il ne dévoilât l'affreux mystère de son mariage ; il en commença l'histoire, mais tout à coup l'image de son père et de sa mère se présenta devant lui ; il pâlit et se renversa sur sa chaise, en mettant la main sur ses yeux : « Non, non, s'écria-t-il, je me tairai, le malheur m'accable, et je ne puis parler ; un serment redoutable tient ma langue captive, je ne puis démasquer cette femme odieuse.... » — Il me siérait mal, reprit Constance, d'écouter ce que vous pouvez dire à cet égard, je suis avec vous, c'est déjà une offense commise envers votre épouse ; je n'y ajouterai point celle d'écouter les reproches que vous pouvez avoir à

lui faire. Monsieur de Médina, ajouta-t-elle, après un peu de repos, j'ai obéi aux instances de mon amie, elle m'a persuadé que je devais vous revoir, je vous ai revu. Vous savez ce qui m'est arrivé depuis votre sortie des prisons de Madrid ; les Lyonnais qui ont secondé l'entreprise du généreux don Juan, m'ont appris que vous connaissiez mon sort; mais il est encore changé depuis cette époque ; et quoique je n'eusse jamais cherché à vous en instruire, le singulier hasard qui nous a fait rencontrer, et la certitude que vos respectables parens ne m'ont pas oubliée, me fait une loi de leur apprendre pourquoi je suis ici. Arrivée à Paris, logée près de ma bienfaitrice, recevant d'elle et de son mari les marques les plus flatteuses d'estime et de considération, long-tems dans l'ignorance de votre sort, et croyant que vous aviez mis les mers entre l'Europe et vous, j'ai traîné la chaîne qu'impose le séjour d'un monde trop brillant pour convenir à une ame sensible et

mélancolique. Quelque tems la jeune et belle Inès a résisté au torrent ; alors j'étais son amie ; l'excès de délicatesse dans ses procédés ne l'effrayait jamais ; je n'étais jamais assez bien servie, jamais trop d'éclat ne m'environnait. « Vous êtes héritière d'une grande fortune, me disait-elle, ce ne sont là que de faibles avances, et l'amitié n'a jamais su calculer. » Aimable enfant ! née dans la médiocrité, elle aurait été le modèle des plus rares vertus ; mais mon amitié lui est enfin devenue à charge, et j'ai pressenti le moment où j'allais éprouver ce qu'a d'avilissant le triste état de la dépendance. Ce fut au même moment que j'appris et votre séjour en Suisse, et votre mariage ; une lettre de Lyon me donna les détails les plus circonstanciés : je les communiquai à l'ambassadeur, et lui demandai de me choisir un asile où je pusse fuir un genre de vie dont la frivolité m'était insupportable. L'ambassadeur, étonné que le faste, l'éclat, les respects d'une cour as-

sidue auprès du représentant d'un roi, les plaisirs variés, les jouissances de toute espèce, pussent en effet importuner une jeune personne née dans un rang, qui accoutume à cet étrange emploi de la vie, résista longtems, et se rendit enfin. Je ne voulais pas rester à Paris ; je n'aurais eu de délassemens que ceux que je cherchais à éviter ; il me proposa l'abbaye de Félisprée, que gouverne une descendante des derniers Espagnols qui ont habité les Pays-Bas Autrichiens ; elle porte son nom, elle est respectable et sensée ; j'acceptai cet asile. Je dois cette justice à la jeune Inès ; ma résolution réveilla dans son cœur tous les sentimens généreux ; notre séparation lui coûta des larmes, et je suis contente de sa fidélité à entretenir une correspondance exacte avec moi. Telles sont, monsieur de Médina, les circonstances très-simples qui m'ont conduite ici. J'y trouve des distractions qui me conviennent ; l'amitié de madame R.... et de sa famille suffit à mon cœur ; l'amitié

fut un présent que le ciel fit aux hommes pour leur faire supporter le poids de la vie. La vue de la campagne et les beautés de la nature, mes occupations solitaires, la liberté de méditer et de réfléchir, tout ici me satisfait et me console ; j'y passerai ma vie ; l'abbaye de Félisprée sera mon tombeau. Quand vous reverrez vos parens..... dites-leur que vous m'avez vue heureuse et tranquille..... autant que je puis l'être avec leur souvenir..... ; s'il est dans mes chagrins secrets un poids que rien ne peut adoucir, c'est le regret de leur amour paternel. Hélas ! seule sur le théâtre du monde, sans appui qu'un peu de fermeté dans l'ame, jamais je ne fus pressée dans les bras d'un père ; jamais le sourire d'une mère ne porta dans mon cœur la douce satisfaction de moi-même : j'avais trouvé dans Mélania et don Vincent tout ce que le sort m'avait enlevé ; il ne m'était pas accordé de jouir jamais du bonheur. Il faut me résigner, monsieur de Médina ; résignez-vous à votre

tour ; nous n'avons l'un et l'autre que la tranquillité de notre ame, et la certitude que tous les êtres animés étant nés pour souffrir, l'homme doit rendre grace des maux qui n'arrivent pas, plutôt que de déplorer avec amertume ceux dont il est frappé.» Quelques larmes cependant s'avançaient au bord de ses paupières ; elles attestaient que son cœur combattait fortement contre sa raison, et que le souvenir des parens d'Alphonse n'était pas le seul qui l'agitât. Alphonse ne s'y trompait pas, mais trop heureux de s'en apercevoir, il ne voulait pas se priver de cette innocente et involontaire expression, de ce qu'elle ne devait plus avouer. Elle lui demanda quel était le but de son voyage. Il lui parla de la succession de Gonzalès ; elle savait cette circonstance ; elle était également instruite de son assassinat ; elle l'avait appris et suivi dans toutes ses aventures. Amant infortuné ! il ne savait pas, quand il errait parmi les bois et les rochers, quand il

suivait le cours de la Meuse, que Constance habitait ses beaux rivages. Lorsque, des hauteurs de Givet, il contemplait la situation de l'abbaye, nuls pressentimens ne l'avaient averti que dans ces murs respirait son amante ! Dans les bois de Philippeville, sur le mont Vireux, il l'avait vue sans être attiré vers elle ! Pédro l'avait considérée avec attention ; son souvenir l'avait frappé, Alphonse ne l'avait point été !

Ah ! combien il regrettait surtout ce long séjour de Givet, sans songer qu'actuellement il jouissait d'un bien qui depuis long-tems serait évanoui : hélas ! il allait disparaître tel que l'éclair qui, au fort d'une tempête, ne brille aux yeux du nautonnier que pour lui offrir l'image des dangers qui l'environnent, et le faire retomber dans cette obscure incertitude qui les rend plus menaçans. Constance ne pouvait demeurer, il ne s'y attendait pas ; comment prolonger les instans ! « Vous ne me parlez point, lui dit-il, de la perte que

nous avons faite..... — J'ai pleuré la compagne de mon enfance ; Mathilde avait de grandes vertus, quoiqu'elle eût des idées fausses de la prééminence de son rang : généreuse et sensible, elle n'a jamais rien refusé à l'humanité souffrante. J'ai bien des fois, dans ma première jeunesse, eu à me louer de sa médiation auprès de mon oncle et de ma tante ; sa fermeté leur en imposait, et mon sort a souvent été plus doux par ses soins empressés : ce fut un grand malheur pour elle que la connaissance de M. de Bianchi ; et peut-être vaut-il mieux pour son bonheur, qu'elle repose paisiblement dans le tombeau, que d'avoir à souffrir les écarts d'un homme trop corrompu pour rentrer jamais dans la route du bien. — Je le pense ainsi, reprit Alphonse, et je préfère encore son trépas, quelque affreuse que soit une éternelle séparation, au spectacle que m'offriraient, d'une part, ma sœur dans les bras de ce monstre, et mes parens désolés contemplant le tableau de

sa misère. Mais, Constance, n'écrirez-vous point à mes parens? — Oui, je leur écrirai, ne dussé-je qu'une seule fois leur exprimer tout ce que sans doute il m'est permis d'éprouver pour eux; je leur écrirai pendant votre absence. — Et moi, je serai privé de savoir ce que vous faites dans cette retraite où vous ensevelissez vos plus beaux jours. — Mes beaux jours, monsieur de Médina, ah! ces beaux jours sont écoulés sans retour!.... » Effrayée de cette exclamation, elle se leva et fit un pas vers la porte. « Un moment encore, s'écria don Alphonse; ne me permettrez-vous point de vous demander de vos nouvelles? — Sans doute vous ne l'exigez pas, répondit-elle d'un air un peu sévère. — J'espère, dit alors madame R..., par pitié pour l'amant désolé, j'espère que M. de Médina m'écrira souvent; je serais fâchée d'être bannie de son souvenir. — Ah! madame, qui pourrait vous avoir vue, et ne pas craindre d'être oublié de vous? — Je vou-

drais voir Pédro, dit alors Constance en s'avançant une seconde fois vers la porte. » Alphonse voulait la suivre; madame R. . . qui comprit son dessein, remarqua sa pâleur, et vit ses beaux yeux se remplir de larmes, arrêta le jeune homme, laissa sortir Constance, et recueillit seule les pleurs que son départ fit verser. « Vous avez voulu la revoir, lui dit-elle, lorsqu'elle crut qu'il pouvait l'entendre, et vous êtes tous deux plus désespérés que si vous aviez eu la raison de ne point vous chercher. — Je serais mort si je ne l'avais point vue. — Eh bien, ne vous précipitez donc pas dans le désespoir parce que vous avez joui de sa présence; sachez donc souffrir en homme les maux de l'humanité. Vos parens réclament le droit qu'ils ont sur vos jours; que diraient-ils s'ils vous voyaient en cet instant? — Ma respectable, ma tendre mère ne m'en dirait pas plus que vous; il me semble la voir et l'entendre : le ciel

donna-t-il donc le même cœur et les mêmes accens à toutes les mères sensibles? — N'en doutez point, répliqua la généreuse amie de Constance, le grand caractère qu'il a su nous imprimer, se développe dans certaines occasions, lors même qu'il n'est pas question de nos propres enfans. Heureuse si mes expressions, semblables à celles qu'emploierait madame de Médina, peuvent arriver à votre cœur !.... Reprenez vos sens, et ne me faites pas repentir d'avoir alimenté votre faiblesse. » Tant de soins ne pouvaient être perdus auprès d'une ame généreuse. Alphonse reprit bientôt la fermeté qui un instant l'avait abandonné ; il en eut assez pour apprendre que Constance avait quitté la maison, passé la rivière, et qu'elle était sur la route de l'abbaye. Il avait bien pressenti qu'elle n'avait pas voulu s'exposer à un adieu qui aurait amolli leurs ames, et n'en serait pas moins demeuré

nécessaire. Il eut une secrète joie de savoir en même tems que Pédro l'accompagnait, qu'elle-même l'avait désiré. Elle parlera de moi, disait-il en lui-même, et je saurai ce qu'elle a dit : cette idée le flatta ; il faut quelquefois si peu pour satisfaire l'amour!

Au bout de quelques heures, il fut en état de dîner en famille, et de résister aux regards curieux d'une jeunesse avide de tout ce qui intéresse le cœur. Dans la même journée, il quitta madame R . . . et emporta d'elle cette douce idée que la nature humaine n'est pas si haïssable, puisqu'elle produit des êtres semblables à cette femme angélique ; il lui prodigua les expressions de la reconnaissance ; elle lui témoigna le plus tendre intérêt, et parut affligée de la presque certitude de ne plus le revoir. Mais Alphonse qui se promettait bien de faire un voyage exprès pour jouir encore de sa présence, l'assura qu'il la

reverrait, et se promit même de lui amener don Vincent. Quel hommage aux vertus de madame R . . . que le vœu d'un fils qui ne voit rien dans l'univers au-dessus de son père! « Vous me permettrez, madame, de vous écrire, et vous me promettez de me dire..... — Oui, je vous promets de vous dire ce que fait Constance; mais ne vous attendez à rien de plus; ce qu'elle pourra me dire sera le secret de mon cœur. Je n'attiserai pas, par mon imprudence, un feu qu'il faut éteindre, ou du moins amortir. — Eh! qui sait si la mort, en rompant mes liens odieux..... — Impossible, Alphonse, impossible, l'âge est le même, et c'est un désir qu'il faut réprimer. La mère de votre fils a du moins ce droit à votre considération..... — De mon fils, répondit Alphonse avec un souris amer; et s'arrachant à ses propres réflexions et à celles de madame R . . ., il prit congé d'elle en lui souhaitant des jours plus se-

reins, et à sa famille intéressante le courage qu'exigent les maux de la vie, et la vertu qui seule peut le donner (1).

Arrivé à son auberge, il sut que Pédro devait s'arrêter à Givet pour y prendre les lettres qu'il attendait, avant de suivre la route de Paris. Par un mouvement que s'expliqueront ceux qui ont aimé, il paya ce qu'il devait, et quittant Vireux, il prit la route de la ville, et rencontra Pédro qui venait d'en sortir. Ils y rentrèrent ensem-

---

(1) Le personnage de madame R.... n'est point idéal ; elle existe en effet, et elle est telle que je l'ai dépeinte. Elle est mon amie, et je puis assurer que ses tendres sentimens qui m'unissent à elle n'ont pas embelli le portrait que j'en fais. Sa famille est telle que je l'ai présentée aux yeux du lecteur. Elle a cinq filles et deux fils, tous dignes d'elle ; heureux ceux qui connaissent et la mère et les enfans ; heureux ceux qui peuvent rendre à la mère le doux hommage que je me plais à offrir à de rares ver[illegible], embellies par les charmes toujours variés de l'esprit et des connaissances, sans nulle affectation.

ble, et la nuit s'écoula presqu'entière dans un long entretien, dont un objet unique remplit toutes les heures. Constance avait versé des pleurs, Constance s'était fait raconter tous les détails qu'elle ignorait, et tous ceux même dont elle était instruite. Mais une chose qu'Alphonse ne savait pas, et qui offrait à son voyage un objet important, c'est qu'on présumait que la femme que cherchait don Alvar avec tant de soin, était à Paris; on avait lieu de croire qu'elle y était venue après l'aventure de Pavie, avec des lettres de recommandation d'une illustre maison d'Italie. Ce n'était point cette fille de Nuremberg, dont on avait parlé à don Juan, c'était, disait-on, une Vénitienne d'un grand nom, enlevée à sa famille, et qui, selon toute apparence, avait pris la résolution de fuir un époux qui lui était devenu odieux. D'un autre côté, les lettres de don Vincent et de Mélania en renfermaient une de M. Darran, qui se plaignait beaucoup de la légèreté de

madame de Médina, dont les sociétés suspectes lui causaient de l'inquiétude ; elle faisait une plus forte dépense que ses revenus ne le comportaient, et se préparait à partir pour visiter les côtes maritimes de France, avec un lord connu par des mœurs fort peu délicates. La rencontre de Constance n'était pas faite pour inspirer de l'indulgence à un homme qui se trouvait aux yeux du monde, le mari d'une telle femme. Don Vincent, qui avait dû communiquer cette lettre à son fils, ne l'exhortait pas moins à la prudence ; il bornait ses précautions et ses démarches à la renvoyer en Suisse, et à se servir en cela de toute son autorité ; mais il croyait devoir lui interdire un éclat qui érige le public en juge suprême des divisions intestines, dont une famille est l'unique médiateur, tant qu'elles sont couvertes des ombres du mystère.

Le départ fut donc résolu ; mais avant de s'arracher du lieu qu'habitait Constance,

Alphonse gravit les montagnes sur lesquelles sont construites les fortifications de l'invulnérable Charlemont, et là, fixant ses regards sur la route de Luxembourg, il vit Félisprée, contempla les murs qui dérobaient à ses regards l'objet de tous ses regrets, les jardins où sans doute Constance, errante et pensive, s'occupait de son ami à jamais perdu pour elle; se rappelait leurs plaisirs passés, et gémissant sur le présent, ne voyait nul espoir consolateur dans l'avenir. A l'aide d'un verre, il aperçut les ombres des religieuses promenant leur ennui dans cette solitude; il crut voir Constance parmi d'autres pensionnaires. Ce fantôme de son imagination se perdit dans de sombres allées, et notre amant, tout entier à sa chimère, se hâta de descendre, monta précipitamment à cheval, et traversant la ville, s'élança sur la route du monastère. Arrivé à la porte, et prêt à faire entendre le son de la cloche, le mouvement impétueux qui l'avait amené

se calma subitement. « Non, s'écria-t-il, non, je ne le ferai point, je ne porterai point atteinte à la réputation de celle que j'aime ; j'obéirai à ses ordres prudens, et combien ne sais-je pas qu'ils coûtent à son cœur ! Adieu, compagne chérie de mon enfance ; adieu, compagne vertueuse promise à ma jeunesse ! unique espoir de ma vie ! Ah ! que me dirais-tu si j'allais franchir les bornes que ta vertu a posées entre toi et moi ? Que diraient mon père et ma mère ? que dirait cette respectable madame R... ? que dirait don Juan, ton généreux parent ? que diraient enfin tous ceux dont je respecte l'opinion ? que me dirais-je à moi-même, si après l'instant d'une jouissance empoisonnée, je me reprochais d'avoir flétri cette estime qui doit environner ta personne ? Adieu, Constance, adieu pour jamais ! A ces mots il s'éloigna de ce lieu dangereux, et dès le lendemain il prit la route de Paris.

CHAPITRE XXI.

RETOURNONS A GENÈVE.

La paix n'habitait point avec des parens séparés de l'objet unique de leur tendresse, et déchirés par l'idée du malheur éternel auquel il était condamné par l'hymen. Don Juan leur avait écrit qu'arrivé à Naples, il avait reçu quelques renseignemens très-vagues sur la personne qu'il cherchait; on savait qu'une fugitive abandonnée de ses parens, s'était retirée près d'une abbaye située dans les montagnes, et qu'elle vivait dans une chaumière sans autre société que celle d'un Allemand qui venait quelquefois la visiter, et une paysanne fort simple qui la servait. Cet homme lui apportait de l'argent, des livres, de la musique et des crayons dont elle se servait pour charmer

les ennuis d'une austère retraite. Personne ne la connaissait, personne ne disait l'avoir vue avec don Alvar, dont la carrière était marquée en Italie comme ailleurs, et l'on ne savait pas davantage où se tenait habituellement le personnage qui semblait veiller sur ses besoins. Don Juan ne se proposait pas moins d'approfondir ce mystère, et de parvenir à voir si cette femme ne tiendrait pas à la singulière histoire de son ami ; mais comme il n'avait pas le droit de troubler la retraite d'une inconnue, et peut-être d'attirer sur elle des regards qui l'exposeraient à quelques désastres, il fallait d'abord chercher l'homme qui semblait en prendre soin, et agir avec une extrême prudence, même vis-à-vis de lui. Au reste, il savait que don Alvar était actuellement à Rome, et n'avait certainement point d'enfant avec lui. Il avait donc, selon toute apparence, laissé Sylvio en France ; peut-être était-il à Paris, peut-être Alphonse pourrait-il le découvrir. Ces

informations qui ne s'accordaient point avec celles qu'Alphonse avait reçues de Constance, jetaient les parens dans la plus étrange perplexité. Quel vaste champ, pour chercher une femme qui se cachait, et un enfant que l'on voulait dérober à tous les yeux, que l'Italie entière, ou l'immensité de la ville de Paris. Cependant la tendre Mélania voulait retrouver l'enfant auquel elle était attachée; Béatrix mettait dans toutes ses conversations à ce sujet un tel feu, une telle ténacité, elle faisait tant de prières, tant de vœux, elle mêlait à son bavardage tant de choses si incompréhensibles, que tout en fatigant un père et une mère par une foule de souvenirs amers qu'elle aurait pu leur épargner, elle leur communiquait l'ardeur de ses désirs, et qu'ils auraient donné leur fortune pour trouver l'inconnue, et obtenir la restitution de leur petit-fils.

Une circonstance singulière vint jeter quelques lumières sur le sort de cet enfant.

Deux Gènevoises, qui avaient des parens à Poligny, passèrent en France pour voir dans ce lieu une cousine malade et menacée de la mort la plus prochaine. A leur retour, elles assurèrent don Vincent qu'elles avaient vu Sylvio à Lons-le-Saulnier, sur la porte d'un grand jardin; une femme le tenait par la main; aussitôt qu'il les avait aperçues, il avait jeté des cris et tendu les bras vers elles; mais cette femme effrayée l'avait entraîné dans le jardin, et en avait fermé brusquement la porte. Les deux jeunes personnes n'avaient osé s'arrêter dans la crainte de faire naître des soupçons, afin de laisser à don Vincent la facilité de s'approcher lui-même du lieu où elles étaient bien certaines de l'avoir vu. M. Delon connaissait une maîtresse de pension chez laquelle les enfans étaient parfaitement bien soignés, quoiqu'elle fût très-bavarde et très-pédante, comme le sont d'ordinaire toutes les femmes de cet ordre. Béatrix n'eut pas plutôt entendu ce récit, qu'elle renouvela

ses doléances, et parla d'aller à Lons-le-Saulnier : M. Delon et don Vincent trouvèrent plus prudent d'y aller eux-mêmes, et prenant le chemin de Nyons, ils passèrent le Jura, et se rendirent chez la dame, sous le prétexte de placer chez elle un petit pensionnaire. Comme elle avait déjà vu M. Delon, et que don Vincent lui parut noble et riche, elle les reçut avec beaucoup d'empressement, et les conduisit tous deux dans la salle où les enfans mangeaient, mais ils n'y virent point celui qu'ils cherchaient. « N'avez-vous pas d'autres pensionnaires, demanda M. Delon? — Depuis trois jours, dit-elle, j'en ai perdu trois ; deux petites filles que j'ai rendues à leurs parens...., et puis elle s'arrêta. — Et la troisième, reprit don Vincent? — Ce n'était pas une fille, monsieur, mais pour celui-là c'est un secret, ajouta-t-elle en regardant d'un air très-fin deux femmes qui prenaient soin des petits écoliers. Passons dans une autre chambre, messieurs,

dit-elle un moment après; et là elle leur fit part des arrangemens de sa maison, du prix de la pension, de la beauté du jardin, et de mille autres détails qui intéressaient moins ses hôtes qu'elle-même. Ensuite elle s'informa de l'âge de l'enfant qu'on voulait lui confier. — Cinq ans, répondit don Vincent. — Cinq ans, c'est justement l'âge du gentil poupon qu'on m'a ôté. — Vous m'en paraissez affligée. — Oh! c'est que c'était le plus joli enfant du monde, reprit-elle; je voudrais que vous l'eussiez vu dans six mois; je m'y étais plus attachée qu'à tous les autres : il était si caressant, si intelligent, si folâtre..... Oh! ce n'est pas pour me vanter, mais je lui avais si bien appris à lire..... Oh! j'en aurais fait un petit prodige. L'étourderie d'une servante me l'a fait enlever; je n'en trouverai jamais un pareil. — Comment, une servante, répliqua M. Delon, lui serait-il arrivé quelque malheur? — Oh, non, monsieur le pasteur, mais c'est qu'il a été vu, et il nous était

bien défendu de le laisser voir à personne du dehors. — C'est donc un enfant naturel ? — Eh ! cela pourrait bien être, monsieur ; en tout cas, son père en prenait grand soin ; il avait une gouvernante et un domestique pour lui. Sa garde-robe était magnifique, et j'avais reçu cinquante louis d'or pour toutes ses fantaisies. — Mais il m'avait été confié sous la condition de ne le laisser voir à aucun étranger ; aussi avait-il une chambre à lui, qui était près de la mienne, et donnait sur un autre jardin. Voilà-t-il pas un beau jour que Marie s'avise de le mener là-bas seulement sur la porte du grand chemin, et que des dames passent sur un char à bancs, et voilà mon petit, qui apparemment les connaissait, qui crie après elles, et veut qu'elles le ramènent à son grand-papa et à sa grand'-maman dont, Dieu merci, il parlait toujours. La sotte fille le fit rentrer bien vite, comme vous pouvez le croire ; mais dès le lendemain son domestique l'emmena je

ne sais où, et je crois que j'ai les yeux enflés à force de pleurer ce pauvre petit marmot. — Mais ces gens avaient-ils le pouvoir de vous l'ôter ? — Eh vraiment ! son père m'avait dit qu'il me fallait leur obéir comme à lui-même. — C'était donc son père qui vous l'avait remis? demanda M. Delon. — Ma foi, monsieur le pasteur, je n'y comprends rien, cet homme qui, ma foi, a l'air haut et fier comme un grand seigneur qu'il est en Espagne, comme j'ai entendu dire, m'a dit qu'il était son père, et il l'a bien traité comme tel, à voir tout ce qu'il lui donne, si jeune qu'il est ; et pourtant le petit m'a dit qu'il avait un autre papa, bien plus aimable et bien plus beau, et un grand-papa et une bonne-maman, et quand il voulait faire le méchant, je n'avais qu'à lui dire que je le dirais à sa bonne-maman, et j'en faisais ce que je voulais. Il m'a parlé aussi qu'il avait une maman, mais qu'il ne la voyait jamais, et qu'elle était allée bien loin. Malgré tout,

il faut que ce soit son père, et il m'a dit que des étrangers s'en étaient emparés, et qu'il le leur avait ôté, et qu'il fallait le tenir bien caché pour qu'on ne le reprît pas; qu'il allait faire un grand voyage, et qu'ensuite il emmènerait l'enfant en Espagne; mais le petit voulait toujours retourner auprès de son grand-papa. Sûrement c'est un enfant naturel, et que la mère est en fuite ou enfermée, que les grands parens ont pris soin de l'enfant, et que le père veut l'avoir. Je crois cela fermement, mais je n'en suis pas moins privée de l'enfant et de sa grosse pension : je crois qu'ils ont pris la route de Lyon; mais qu'est-ce que ça me fait à moi à présent, sinon que je voudrais revoir l'enfant, parce que vraiment je l'aimais comme j'ai aimé les miens. »

M. Delon mit fin à ce bavardage désormais inutile, et emmena don Vincent. Il n'avait que trop aperçu le désordre de ses sens, et il lui paraissait important de le dérober aux regards indiscrets de cette

femme. « Non, dit le vénérable père, arrivé dans son auberge, non, la foudre tombant à mes pieds m'aurait fait une moindre impression de terreur que cette affreuse image. Quoi! la misérable Charlotte aurait introduit dans ma famille le fils de mon ennemi! Quoi! l'enfant de don Alvar porte le nom de Médina ; il sera l'héritier des biens d'une famille que son père a plongée dans les cachots de l'inquisition, des dépouilles de laquelle il a voulu faire un vil partage, et mon fils a été sacrifié au fils de don Alvar : ce fils est au sein de ma famille, il en porte le nom, il en a acquis les droits! O ciel! prends pitié de ma misère, montre-moi ce que je dois faire, ce qu'il me reste à tenter pour sauver mon fils, et pour repousser du sein de ma maison cet odieux rejeton d'une race exécrée! » M. Delon gardait un profond silence ; ce n'était pas là le moment d'opposer à des passions exaltées le joug de l'affreuse nécessité. — Et vous, M. De-

lon, reprit don Vincent avec impétuosité, que vous avais-je fait, pour couvrir mon fils d'un tel opprobre, pour invoquer les lois et les mœurs en faveur d'une femme impudique, et choisir ma famille pour couvrir ses honteux désordres? Malheureux étrangers, nous fûmes dévoués à porter le poids d'une iniquité qui nous était inconnue! Répondez, M. Delon, dites à un père outragé, anéanti, comment vous avez pu vous prêter à des actes inouïs de vengeance et de courruption? Grand Dieu! c'est l'enfant de don Alvar; sa mère est la femme de mon fils! et c'est vous qui avez conduit cette œuvre infernale. » Le pasteur ne répondait point; appuyé sur une table, les yeux couverts de ses deux mains, don Vincent, en jetant les yeux sur lui, vit couler des larmes qui se faisaient un passage au travers de ses doigts humectés, et coulaient le long de ses cheveux blancs, que sa position rassemblait sur son visage. Un sanglot s'échappa de son sein oppressé.

Les sentimens de don Vincent prirent tout à coup une autre direction ; la douce compassion se fit place, et calma des mouvemens violens. Il se rappela que M. Delon était étranger à la plus terrible partie de son histoire ; il se leva, en prenant une des mains du ministre : « Ah ! pardonnez, pardonnez à un malheureux père. Hélas ! que la sagesse humaine est faible, et qu'on peut rarement compter sur elle ! — Je ne vous en veux point, répondit le pasteur, en levant sur lui des regards pleins de douceur. Je l'avoue, l'injuste soupçon a pesé sur mon cœur, et la faible raison dont vous parlez, ne m'a pas défendu de sa blessure, mais je touche votre main, elle a pressé la mienne, et don Vincent ne me l'eût point donnée, s'il avait un doute sur ma probité. Je fus père, monsieur de Médina, et le malheur d'un fils n'est pas un malheur qui me soit étranger. Je fus abusé sur le compte du vôtre ; et qui ne l'aurait cru coupable ! A ma place, citoyen

comme moi, attaché aux lois de mon pays, en ayant moi-même éprouvé toute la sévérité dans la personne de mon propre fils, auriez-vous souffert que des étrangers eussent violé impunément la sécurité des familles. Mon fils fut banni, et il était citoyen; vous n'étiez que des étrangers, et je n'étais pas votre seul ennemi. M. Darran, le parrain de votre Charlotte, vous aurait bien plus persécutés que moi, et en supposant votre fils coupable, vous n'auriez pas résisté au cri général qu'il avait excité contre vous. —Ah! vous avez raison, répondit don Vincent, je le sens amèrement; mais je me perds dans un labyrinthe de conjectures qui me semblent toutes plus étranges les unes que les autres.... Un fils de don Alvar..... Oh, cette idée est pour moi un coup de poignard....— Ne l'adoptez pas sans examen, monsieur de Médina; Charlotte n'a pas été la maîtresse de don Alvar, je l'attesterais sur mon honneur. Je suis sûr qu'elle n'a fait que

l'entrevoir. — Mais les soins qu'il prend pour cet enfant. — Il veut vous le rendre un jour, il ne veut pas que vous ayez à vous plaindre de son sort. — Et puis ne vous souvenez-vous pas de ce que vous a dit la mourante Elvire? — Elvire, M. Delon, était un enfant qui a voulu nous persuader ce qu'elle ne croyait pas elle-même. — Ne vous a-t-elle pas dit que Sylvio était de votre sang? — Quel besoin, si cela était, qu'une fille mourante, eût pris tant de soins de nous en assurer; et n'ai-je pas bien vu que le fatal voyage qui l'a conduite à la mort, l'avait au contraire persuadée que Charlotte était indigne de nous? En a-t-elle paru plus attachée à elle? Dans son délire, n'a-t-elle pas conseillé à mon fils de ne pas se marier? et si elle eût découvert que l'enfant nous appartenait, n'aurait-elle pas, au contraire, désiré tout ce qui assurait son état? Non, M. Delon, vous-même ne le croyez pas, vous-même êtes convaincu que peut-être cette

fille infortunée a dû son trépas à sa fatale curiosité ! — Je puis avoir à cet égard quelques probabilités qui ne me persuadent pas comme à vous, que Sylvio vous soit étranger ; mais, d'ailleurs, il serait étrange que don Alvar prétendît vous ravir cet enfant sans prouver ses droits ; et les vôtres sont écrits par les lois. — Voilà le fait, M. Delon ; le crime a placé cet enfant dans ma maison, mais on ne peut s'en prévaloir contre le titre qu'il y porte aux yeux du public, et je me dois à moi-même de l'arracher aux mains du ravisseur, et d'ôter le funeste exemple d'un père criminel à un enfant qui porte désormais un nom que nul excès n'a jamais souillé. — Cette résolution est digne de vous, répondit M. Delon. Oui, tâchons de reprendre cet enfant, il doit vous être confié, ou bien, que don Alvar s'explique enfin, et qu'il nous dise quelles sont ses espérances ; au surplus, cachons à la marquise, et surtout à votre Béatrix la conjecture que cette femme a fait naître.

Monsieur de Médina, ajouta-t-il, ne vous tourmentez point à pénétrer ce que le tems seul peut découvrir, et fiez-vous à la vigilance de don Juan, et peut-être à la mienne. Oui, croyez-moi, le bonheur peut encore renaître au sein de votre famille.... Mais encore une fois, il faut écrire à Lyon, savoir si l'enfant y a été conduit, et surtout l'avoir en votre puissance, ou par adresse ou par force. » Don Vincent désirait parler, mais M. Delon ne voulant rien ajouter, détourna la conversation sur d'autres objets, et ils revinrent à Genève sans avoir repris cet entretien.

Mélania était extrêmement affligée des nouvelles lettres de don Juan. Cette femme cachée dans les montagnes était bien à la vérité une des victimes de Bianchi, mais ce n'était pas celle qu'il honorait du nom de son épouse ; ce n'était point celle que don Alphonse avait prétendûment enlevée sur la route de Paris ; il avait trouvé

quelques traces de cette fugitive, et paraissait persuadé que celle-ci était morte à Gênes, au moment de s'embarquer pour Marseille, et de fuir dans un autre climat la domination tyrannique de son mari. L'Allemand qui prenait soin de celle qui vivait dans les montagnes d'Italie, avait découvert cette circonstance. Don Alvar était instruit de cette mort, il en était plus furieux contre le jeune Médina qu'il accusait de l'avoir conduite à Gênes pendant le tems d'une épidémie, et de l'avoir abandonnée là aux ravages de la contagion, dans le criminel dessein de l'y laisser périr. Il avait juré que jamais la famille Médina ne reverrait Sylvio; il voulait faire passer cet enfant en Espagne, où il lui ferait, disait-il, un sort plus brillant que jamais don Alphonse ne pouvait le lui promettre dans sa triste république de Genève. Cependant, ajoutait Tellès, je vais remonter à la source de tant de bruits contradictoires, je cherche-

rai à voir cet Allemand; il peut avoir inventé cette fourberie en faveur de cette fille qu'il semble protéger ; et s'il le faut, pour recouvrer Sylvio, je me rendrai à Rome où est à présent don Alvar : je n'eus jamais rien à démêler avec lui ; je puis lui parler, et si la raison conserve sur lui quelqu'empire, je pourrai peut-être obtenir de lui la réparation d'une conduite aussi bizarre, et de torts aussi graves et aussi multipliés. Cette lettre était en contradiction manifeste avec celle d'Alphonse et les informations de Constance. Il s'agissait de faire des recherches et à Gênes, et à Paris, et à Lyon, et aucune lumière ne pouvait guider assez sûrement pour fonder de solides espérances. « O ! que vous vous seriez épargné de maux, monsieur, disait Béatrix, si vous aviez consenti au mariage de mademoiselle Mathilde..... D'abord, c'est un fait certain que les mariages sont écrits dans le ciel. — La preuve en est, reprit don Vincent,

que j'ai perdu ma fille, et que don Alvar est l'époux d'une autre femme. — Monsieur, si vous aviez voulu qu'elle épousât M. de Bianchi, vous n'auriez pas le tourment que vous avez aujourd'hui, et je sais bien que les mariages sont écrits dans le ciel; ce qu'on ne peut révoquer, et que ceux qui s'y opposent font un grand péché, et qu'il retombe bel et bien sur eux; mais quand on vous parle de religion, vous faites comme celui-là qui n'y comprend rien, et si pourtant, tous vos malheurs sont venus de ce que vous n'avez pas la foi; et c'est une pitié de voir comme vous vous jetez d'abîme en abîme pour vous opposer toujours aux volontés de Dieu. Nous voilà à présent sans enfans ni petits-enfans, comme Jonas dans le ventre de la baleine, et vous verrez que Ninive sera détruite de fond en comble. Et voilà que ma pauvre Mathilde, et mon Elvire..... oui, c'est comme si je venais de les perdre encore une fois ..... et mon

pauvre petit Sylvio, le bon Dieu me les a tous ôtés; encore Elvire et mademoiselle, je les reverrai en paradis, j'en suis bien sûre; mais ce pauvre enfant!.... et la bonne nourrice fondait en larmes. — Pourquoi, lui dit doucement Mélania, rappeler toutes nos douleurs à la fois, et qu'ont de commun Elvire et ma fille avec les événemens qui nous troublent aujourd'hui? Il est d'une ame bien criminelle d'accuser mon fils d'avoir fait périr une femme pour laquelle il avait exposé sa vie, mais il est facile de prouver à M. de Bianchi, qu'Alphonse n'a point été à Gènes, et enfin son premier mouvement passé, il cédera sans doute, et n'ira point se charger du sort d'un enfant étranger, pour se venger d'un délit imaginaire, et dont l'idée est trop absurde pour jeter dans sa tête même de profondes racines. — Ah! madame, tout cela est bon, mais ce ne sont que des si et des mais, et je vous le dis encore, il faut

obéir au ciel, et le ciel l'a voulu; et à présent que cette pauvre femme n'est plus, c'en est fait de notre enfant, il le gardera et il l'abandonnera dans quelque coin, et Ninive sera détruite. » Et les larmes recommencèrent; et M. Delon avait bien de la peine à calmer les esprits, et à rendre une sorte d'espoir qu'il n'avait pas lui-même.

CHAPITRE XXII.

IL EST UN TERME AUX ÉGAREMENS.

ALPHONSE et Pédro voyageaient silencieusement vers Paris. Toutes les pensées du premier étaient fixées sur les murs de cette abbaye où ses destins lui semblaient renfermés. Pédro lui parlait en vain, à peine semblait-il l'entendre, à peine lui arrachait-il quelques paroles; il repassait dans sa mémoire tous les maux qui l'accablaient depuis sept ans. La folle passion de Mathilde et sa mort prématurée, les nœuds imprudens que la violence lui avait fait former, le soupçon toujours renfermé au fond de son ame, que l'enfant adopté n'était que le fruit d'une criminelle intrigue avec don Alvar; sa bizarre aventure avec l'inconnue, qui l'exposait à de nouvelles persécutions de la part d'un méchant qui

s'était avisé de prendre une violente passion pour une femme qu'il aurait peut-être abandonnée si on ne la lui avait pas ravie ; sa vengeance dirigée contre l'enfant qu'il le croyait capable de plonger un jour dans la misère et l'oubli, lors même qu'il s'en croirait le père ; l'obligation où il se trouvait de se faire rendre cette malheureuse victime, pour laquelle il ne sentait nul attachement ; l'obstination d'Elvire mourante à soutenir qu'il était son fils, lorsque selon toute apparence, elle avait appris dans son voyage tout ce qu'il soupçonnait lui-même, lorsqu'elle avait été assassinée pour ensevelir dans l'ombre de la mort le secret découvert par elle ; ce qui était arrivé à son père et à lui, qui l'autorisait à penser que les étranges protecteurs de Charlotte avaient disposé du sort d'Elvire comme ils prétendaient disposer de la vie de ses parens. Sa situation lui paraissait si étrange et si nouvelle, qu'il ne trouvait aucun exemple qui pût guider la prudence hu-

maine. Il fut cependant distrait de ses réflexions par la vue des belles campagnes du Soissonnais et par les exclamations de Pédro, qui trouvait l'agriculture de France, quoique assurément bien insuffisante et quelquefois bizarre, plus florissante qu'en Espagne; qui trouvait les bêtes à laine chétives et laides en comparaison des bêtes espagnoles, et trouvait toujours quelque sujet de faire des comparaisons entre les deux pays.

En arrivant à Paris, plus pressé par le besoin de parler de Constance que de suivre les traces de sa femme, il écrivit à l'ambassadeur, qui, n'osant s'exposer à le recevoir publiquement, lui donna un secret rendez-vous. Ils se virent avec le plus vif intérêt. Le marquis de Florello était un homme flegmatique, esclave des préjugés de la naissance et de la fortune, fier de son élévation, mais juste et ardent admirateur de la vertu, assez même pour croire que son lustre pouvait élever jusqu'au niveau

de la plus haute noblesse; c'était beaucoup pour un noble espagnol, beaucoup pour un ambassadeur; car, pour avoir une juste idée des hommes, souvent il faut les juger moins par eux-mêmes que par leur position et leurs entours. Si quelques soupçons jaloux avaient pu germer dans l'ame d'Alphonse, ils se seraient tous détruits dans cet entretien. Florello parla de mademoiselle de Villaréal avec le respect qu'inspire la vertu. Alphonse avait bien pressenti que cet ami généreux servait de père à l'orpheline, et que la prétendue pension de son oncle était une invention de sa délicatesse. « J'ai juré de lui accorder mon appui, dit-il, on peut s'en reposer sur mon honneur, et ma foi ne sera pas vainement engagée à l'innocence et au malheur. Je lui ferai rendre ses biens, je ferai rentrer dans la poussière le lâche spoliateur; le succès de mes négociations à la cour de France m'assure le succès de mes soins pour elle : il est un moment où l'on obtient tout des

gouvernemens, quand on vient de les servir. Mais en attendant, il a fallu user de détours avec Constance; Inès même ignore ma conduite, vous seul pouvez en être instruit; le bien cesse d'être bien dès qu'on le publie, car il devient offense pour celui qu'on prétend servir. Alphonse admira la conduite d'un tel homme, et soupira seulement de ce qu'il ne pouvait offrir à son ami de semblables marques d'attachement. Les malheurs de la famille Médina rendaient Alphonse extrêmement intéressant aux yeux de Florello; il le plaignait d'avoir perdu ses titres et cette immense fortune qui en relevait l'éclat. La succession de Gonzalès lui rendait, à la vérité, une partie de ce qu'il avait perdu, mais l'exil dans une terre étrangère, lui paraissait faire de la vie un fardeau insupportable. Il voulait réparer ces coups du sort, et il n'aurait pas attendu ce moment pour le tenter, si l'inquisition ne s'était trouvée mêlée à cette horrible affaire. Comme il ne

pouvait encore lutter contre elle, il indiqua du moins au jeune étranger les sociétés qu'il pouvait voir : quelques Espagnols et plusieurs Français se feraient un plaisir de le recevoir ; ils pourraient se rencontrer souvent ; il lui procurerait toutes les facilités que son rang lui fournissait pour retrouver et son fils, et l'inconnue que cherchait don Alvar, si toutefois l'un et l'autre étaient à Paris. Quant à M. de Bianchi, des dettes trop considérables pour être facilement acquittées, ne lui permettaient pas d'y reparaître ; et quant à madame de Médina, il ne l'avait pas vue, et n'en avait pas même entendu parler. Alphonse fut satisfait de cette entrevue ; il admira l'intégrité de l'ambassadeur, la droiture de son caractère lui fit plaisir ; mais il souriait de voir allier tant de faiblesse à tant de différentes vertus. Cet homme est estimable, se disait-il à lui-même, il montre de la grandeur ; mais que tout cela est loin de mon père ! que tout cela est loin de cette

ame généreuse, supérieure à tous les préjugés, à toutes les erreurs de l'humanité ! Heureux Alphonse, l'auteur de tes jours est le plus respectable des hommes, et tu te plains de l'injustice du sort ! Cette idée lui rendit tout son courage, en le rappelant à la juste estime qu'il pouvait avoir pour sa famille et pour lui-même. Après tout, il n'était malheureux que par la faute des autres ; sa sœur avait causé ses premiers et ses plus cruels chagrins, et il les lui pardonnait si sincèrement ; il était si persuadé qu'elle se serait un jour réconciliée avec la raison, il l'aurait de si bon cœur rappelée à la vie, il aurait joui avec tant de délices de ses embrassemens, qu'aucun ressentiment n'entrait dans le souvenir de ses erreurs. Son courroux contre Charlotte même s'affaiblit par la certitude que don Alvar n'était ni à Paris, ni avec elle ; il aurait donc résolu de la laisser suivre le cours de sa destinée, s'il avait eu l'âge de don Vincent, son expérience, et s'il avait

pu réduire à sa juste valeur l'idée bizarre qui soumet l'honneur d'un mari aux fautes de sa femme, lorsqu'il ne les partage ni par sa présence, ni par son aveuglement ; mais le sang espagnol frémissait à la seule idée que le nom de Médina pouvait être flétri par la conduite d'une femme coupable.

Il alla donc chez M. Darran qui lui fit un accueil froid et embarrassé, se plaignit beaucoup de Charlotte, parla de son ingratitude, de la manière dont elle l'avait quitté, sans avoir depuis recherché sa présence ; du voyage de la Haye qu'elle avait entrepris sans son aveu, et finit par conseiller à don Alphonse de ne pas pousser plus loin les recherches, et de l'abandonner à sa propre conduite, puisqu'il y avait peu à espérer d'une femme qui manquait à tous les liens et à toutes les obligations. Quoique peu porté à l'indulgence, le jeune Médina fut mécontent du ton dont le résident lui parlait ; il fut fâché

de s'entendre dire tant de choses mordantes contre cette même femme qu'on lui avait fait prendre par force. Il se sentit blessé de la conduite et des propos de M. Darran, sans pouvoir se rendre compte de ce qui lui était à charge. Ils se quittèrent sans se proposer de se revoir, autrement que par des formules insignifiantes. « Cet homme a pris une morgue singulière, dit-il à Pédro en le rejoignant ; il s'environne d'une telle dignité qu'il m'a tenu à une distance que je n'ai pu franchir. » Un moment après il n'y pensa plus, et enfin persuadé que sa femme n'était pas à Paris pour le moment, il résolut d'attendre son retour et de consacrer tous ses momens à visiter ce que cette ville unique dans le monde renferme de magnifique en monumens du génie, dans tous les genres, à cultiver la bonne société, à étudier les mœurs si vantées d'une part, si décriées de l'autre, à chercher son fils et l'inconnue par les soins de l'ambassadeur ; et enfin de retourner dans

les bras d'un père et d'une mère, y chercher le seul bonheur auquel il pût prétendre, celui de faire leur consolation, de leur parler de Constance, qui devait leur avoir écrit, et de madame R... qu'on ne pouvait oublier.

Les Français chez qui l'ambassadeur l'avait présenté, lui procurèrent les moyens de voir Paris avec le plus grand détail ; il observa tout avec ce caractère studieux qu'il tenait de son père; et lorsqu'il fut introduit dans le cabinet des savans les plus renommés, ils ne virent point en lui cette avide curiosité qui cherche à voir superficiellement, à saisir quelques termes et quelques définitions, afin de parler ensuite à des ignorans de ce qu'on connaît à peine ; mais un vif désir de s'instruire, un esprit d'observation et une justesse d'idées qui saisit avec facilité celles des autres, et ne se les rend propres que lorsqu'elles sont bien démontrées. Le soir, il allait fréquemment au spectacle : un jour, il entra aux

Italiens ; arrivé fort tard, il ne trouva dans une loge incommode qu'une place plus incommode encore. A côté de lui, étaient un homme âgé, décoré des grands ordres, une jeune femme assez jolie, et une très-jeune personne. Après la première pièce, le cordon bleu se leva : « Ma nièce, dit-il, vous retrouverez vos gens sans moi, je vous quitte. » Lorsqu'il se retourna pour sortir, Alphonse le reconnut pour le maréchal de C...., qu'il avait rencontré dans le monde ; il le salua respectueusement ; le vieillard parla bas à sa nièce et quitta la loge. Un instant après, la jeune femme s'avançant vers lui : « Monsieur de Médina, lui dit-elle, vous êtes fort gêné, je n'attends personne, les deux pièces sont charmantes, si vous vouliez passer dans ma loge ? » Alphonse ne se le fit pas répéter, et vint s'asseoir derrière ces dames. Il fut surpris d'entendre la jeune fille, âgée de quatorze ans au plus, appeler *maman*, une femme qui semblait n'en avoir que vingt-deux.

Celle-ci l'appelait *ma fille*, et il régnait entr'elles une douce familiarité. Après s'être mêlé à leur conversation pendant quelque tems, Alphonse ne pouvant réprimer sa curiosité : « Madame, dit-il, me feriez-vous la grace de me dire comment vous pourriez être la mère de mademoiselle ? — A la rigueur, reprit en souriant la jeune dame, Clémentine pourrait être ma fille, elle n'a que treize ans, et j'en ai vingt-sept ; mais c'est la fille de mon mari, c'est l'aînée de cinq enfans ; leur mère fut mon amie et le guide de ma première jeunesse. Puissé-je leur rendre tout ce que je lui dois, au moins je ne leur apprendrai point à l'oublier ! » Elle avait prononcé ces paroles avec un attendrissement si vrai, la petite avait pris sa main et l'avait baisée avec tant de naïveté, que Médina éprouva de l'intérêt pour toutes deux. Pendant un moment de silence, qui suit toujours un trait réel de sentiment, il aperçut dans une loge, vis-à-vis d'eux, une femme dont l'éclatante

parure fixait tous les regards. Il demanda qui elle était. « C'est la maîtresse du résident de Genève ; ne la connaissez-vous pas ? — Non, mais cette fille est fort belle, et doit lui coûter cher. — Oh ! tout cet appareil ne vient pas d'elle, il l'a prise des mains du lord Howe, que vous voyez encore à ses côtés. Lord Howe a rempli les annales de Paris de ses ruineuses extravagances, mais il est dans la réforme ; on dit qu'il est perdu dans l'amour platonique pour une veuve qui est sans doute fort adroite, car on prétend qu'elle conduit droit au mariage l'Anglais le plus extravagant qu'on ait encore vu en France. Au reste, on la dit aimable, instruite, et d'une extrême décence. » Ces anecdotes, qui faisaient la matière des conversations frivoles de Paris, intéressaient médiocrement Alphonse, qui ne fit plus de questions ; mais en jugeant de la conduite au moins légère du résident de Genève, il fit réflexion que sa femme avait eu moins de tort qu'il ne lui en sup-

posait de quitter une société dépravée ; mais elle n'en demeurait pas moins imprudente de n'avoir consulté ni époux, ni parens, sur le choix de son séjour et sur son voyage hors de France. Après le spectacle, il donna la main à la jeune dame, qui lui avait paru avoir de l'esprit et un babil agréable. En conduisant la nièce d'un maréchal de France, il s'imaginait trouver nombre de valets chargés de livrées, comme de riches armoiries, de somptueux atelages ; à son grand étonnement, il ne vit que deux laquais, modestement vêtus, qui attendaient leur maîtresse ; un moment après, les crieurs annoncèrent le carrosse de madame Severn ; elle monta avec sa belle-fille, dans une voiture d'une élégante simplicité, mais sans aucun de ces fastueux ornemens qui annonçaient la noblesse. Cette métamorphose opérée dans son imagination l'étourdit tellement, qu'il se contenta de saluer la dame, sans songer à cette règle ordinaire de la politesse de lui demander

la permission de la remercier chez elle. Il était dans sa propre voiture, lorsqu'il se rappela son oubli, et se fâcha contre lui-même de ne pouvoir plus le réparer.

N'attendant que du hasard quelques instructions sur le sort de Charlotte, et presque déterminé, par les sages conseils de son père, à s'en inquiéter moins que de l'enfant et de l'étrangère, il recueillit avec avidité ce que lui écrivait Mélania. Les uns assuraient que cette femme était morte; Constance, qui avait écrit à Genève, croyait être sûre que cette même Vénitienne était à Paris bien avant l'époque où on prétendait qu'une fièvre épidémique l'avait emportée à Gènes. Alphonse avait engagé le marquis de Florello à faire faire toutes les recherches qu'on pouvait se permettre vis-à-vis d'une femme sur laquelle on n'avait aucun droit; et ne pouvant conséquemment employer le ministère public, les informations ne pouvaient qu'être lentes, et les conjectures incertaines. Déjà

Florello se croyait sûr que nulle étrangère n'était retirée dans les abbayes de Paris; du moins, nulle n'y semblait enveloppée des ombres du mystère ; quant à l'enfant, la police avait été employée au nom d'un père, et l'on était bien sûr qu'il n'était ni dans les colléges, ni dans les pensions de quelque réputation. Alphonse commençait à s'impatienter de tant d'incertitudes ; il soupirait après le séjour de Genève, il soupirait après le repos qui semblait le fuir; et depuis quelques jours, il promenait ses rêveries dans les lieux de plaisance qui environnaient Paris. Les bords rians de la Seine recevaient l'hommage d'un cœur amant de la nature, et plus satisfait de la contempler, que de s'ensevelir dans de vastes amas de pierres, et d'y chercher péniblement des plaisirs factices, insuffisans aux besoins de l'ame. En suivant les replis d'une onde pure, en foulant aux pieds l'herbe fraîche et abondante, il sentait le calme renaître dans ses esprits troublés ;

ses membres reprenaient de la souplesse, de l'agilité ; un doux repos rafraîchissait ses sens. Un matin, il s'était dirigé d'un côté opposé à sa promenade ordinaire : c'était au bois de Vincennes qu'il se rendit avec Pédro. Celui-ci faisait des réflexions fort justes sur ce qu'ils voyaient tous les jours à Paris ; et les deux amis, dissertant sur les folies des hommes, s'égarèrent dans les routes du bois. Une voiture légère qui les atteignit, mit fin à leurs discours : c'était l'ambassadeur d'Espagne qui, reconnaissant Alphonse, descendit avec empressement, et poursuivit avec lui la route qu'il avait prise.

Naturellement la conversation devait tomber sur la superbe cité que le jeune espagnol voyait pour la première fois. « La première ville du monde, s'écria-t-il, quant aux lettres, aux arts, aux sciences! foyer de lumière inépuisable, et dont la chaleur brûlante enflamme le génie, et ne laisse point de bornes aux espérances des

siècles futurs. — Sans doute, Paris est la patrie des esprits cultivés, des hommes doués des grandes facultés de la nature; mais la perversité des mœurs en éloigne ceux-là même que l'attrait des talens y a fait accourir. — Les mœurs, répliqua Florello, ne prononcez point leur arrêt avant de les connaître, vous n'avez pu en juger. — Quoi! dans toutes les sociétés où vous m'avez introduit, n'ai-je pas vu des hommes sans vertu, ne s'occupant de leurs emplois qu'au moyen de subalternes gagés pour penser et agir en leur place, et du reste, passant leurs jours à végéter auprès des femmes, à voltiger de spectacle en spectacle, à étaler partout un luxe effréné qui ruine vingt familles, à méditer la perte de quelque fille innocente et pauvre, ou bien à flétrir la réputation d'une femme qui, sans leur fatal ascendant, eût fait l'ornement de deux familles? N'ai-je pas vu de jeunes femmes ne s'occuper que d'intrigues scandaleuses, se donner en spec-

tacle par le nombre, et souvent le genre de leurs amours? Vieilles, ne les vois-je pas entraîner les jeunes dans les mêmes désordres où elles ont passé leur propre jeunesse? N'ai-je pas entrevu de jeunes filles élevées au couvent, loin du sein maternel, sachant tout ce qu'elles auraient ignoré sous l'œil vigilant d'une mère prudente, et profondément stupide sur tout ce qui concerne la bonne éducation? Dernièrement, j'ai entendu parler du mariage d'une fort belle demoiselle; ce mariage n'est pas fait, et dans une maison où j'étais, on a nommé, lui présent, celui des hommes à la mode qui *la formerait*. Croyez-vous, monsieur, qu'un pareil désordre ne révolte pas des gens dont l'ame a conservé un peu de délicatesse? — Vous avez assez bien observé ce qui se passe dans le monde, et votre légère esquisse ne manque ni de feu, ni de justesse. En effet, mon jeune ami, je vois que la haute noblesse perd tous les jours de ce caractère de gran-

deur que la nature lui imprimait autrefois, et dont il reste plus de trace dans notre Espagne que partout ailleurs. Elle semble oublier qu'un grand vicieux dégrade son caractère primitif bien plus fortement que tout autre homme; elle se laisse atteindre et même surpasser, sur ce point, par tant de gens d'un ordre inférieur, que bientôt ces classes ignorées l'effaceront entièrement, et parviendront à usurper dans l'estime publique une place qu'elle semble abandonner.» Alphonse ouvrait les yeux et considérait avec étonnement, cet homme dans son bon sens, et qui lui disait comme une chose avouée, que la noblesse était dans la nature. Mais Florello était plus âgé que lui, il était revêtu d'un grand caractère public; et d'ailleurs, la raison éclairée considère les erreurs d'un homme de bien avec regret, et n'emploie point à les combattre une offensante ironie. «J'ai beaucoup réfléchi, continua l'ambassadeur, sur le vice qui mine sourdement le

corps auguste de notre caste supérieure ; je crois que l'abus du pouvoir, l'habitude de se croire tout permis, la manie de se distinguer par la hauteur et l'égoïsme des classes inférieures, comme si la distance avait besoin d'être mesurée, et comme si l'on était tenté de la franchir ; je crois que tout cela vient de l'éducation. La noblesse, mon cher, est une de ces opérations mystérieuses de l'ordre éternel, qu'on devrait cacher aux enfans avec autant de soin que bien d'autres qu'ils doivent connaître un jour comme celui-ci. Accoutumés dès l'enfance à savoir ce qu'ils sont, l'émulation est perdue, leur ame reste inerte à la vue des respects qu'on leur rend avant qu'ils les aient mérités, et leur vanité satisfaite ne leur présente plus à parcourir cette vaste carrière de vertus qui élève un roturier au-dessus de sa sphère, et fait dire de lui : « Il aurait dû *naître d'un sang illustre.* » C'est ainsi que ce sang dégénère, s'appauvrit, et ne produit plus que des

avortons indignes de sa haute destinée. Si j'ai un fils, j'ai dans la tête de le faire élever comme le fils d'un simple particulier, et je prendrai soin qu'il ne connaisse son nom que lorsqu'il aura acquis assez de vertus, de talens et de connaissances pour s'en faire un, si la nature ne lui en avait pas donné. » Quand même de justes égards n'auraient pas fermé la bouche du jeune Alphonse, l'étonnement où le plongeaient tant de sophismes extravagans, l'aurait réduit au silence. Comment allier l'excès des préjugés avec la droiture de cœur qui semblait indiquer la justesse de l'esprit? Il garda cependant le silence; mais un coup d'œil jeté sur Pédro fut remarqué de l'ambassadeur; il fixa ses regards sur Alphonse. « J'imagine, lui dit-il, seigneur de Médina, que nous sommes d'accord sur ce que je viens de dire, et que votre père, au nombre des excellens principes que vous avez reçus de lui, n'a pas manqué de vous faire comprendre la sublimité de votre

essence. N'est-il pas vrai ? » ajouta-t-il, voyant qu'Alphonse ne répliquait pas. Il fallait répondre, et le jeune homme lui dit prudemment que son père ne s'était jamais étendu avec lui que sur les vertus nécessaires pour soutenir les rangs établis dans la société, et qu'une longue suite d'ancêtres ne donnait pas le droit de flétrir impunément. — Vous voyez, qu'à cet égard, nous sommes parfaitement d'accord lui et moi. Mais, s'il faut que je le dise, vous me paraissez moins convaincu que je ne le désirerais dans un homme de votre rang. — J'ai vu, répliqua don Alphonse, de fort bons esprits qui ne savaient pas si la noblesse dérivait immédiatement de la nature, ou si c'était une institution purement politique, nécessaire au gouvernement le plus généralement adopté en Europe et ailleurs. — Erreur, seigneur Alphonse, chimère de quelques cerveaux exaltés. Je me flatte qu'un grand d'Espagne de la première classe, ne donne pas dans de

telles rêveries que de se méconnaître lui-même. Mais, revenons à notre sujet. Je vous disais donc que j'abhorre dans un homme d'un haut rang l'abus du pouvoir, l'injustice et la tyrannie envers les classes inférieures ; l'oppression, les spoliations, la bassesse d'actions, de mœurs et de langage, en un mot toute dégradation de soi-même, qui, confondant un sang illustre avec celui de la plus vile roture, fait enfin douter s'il n'y a pas eu de mélange impur dans les principes de la vie. » Dans ce moment, un homme à cheval joignit le marquis, c'était un de ses gens qui lui apportait une dépêche qu'on avait cru importante. « Quelle folie, dit tout bas Pédro, à son ami. Cela est vraiment étrange ; voilà cependant comme ils pensent tous, voilà mot pour mot leur doctrine dans tous les pays. Je ne m'étonne pas, seigneur Alphonse, qu'ils fassent si peu de bien partout. — Je m'étonne bien plutôt qu'ils ne fassent pas encore plus de mal. Celui-ci a la réputation

d'être bon et humain, inflexible sur les principes de la justice, loyal, généreux, de mœurs austères; heureusement c'est dans l'exercice de toutes les grandes vertus, qu'il fait consister la pureté du sang qu'il a reçu de ses pères, et tu vois qu'il ne craint rien tant que la dégénération. » En ce moment Florello les rejoignit : « Mon ami, dit-il à don Alphonse, je vous disais tout à l'heure que vous ne connaissiez pas les mœurs de Paris; je vous le répète, ne les jugez point par notre classe; je passe pour un être fort extraordinaire, au moins! Je vois si bien que cette classe dégénère, qu'elle s'avilit, qu'elle ressemble à ces vins altérés qui ont perdu leur saveur primitive et leur parfum délicieux, que l'on me reproche, à moi de *m'encanailler*. En effet, j'ai engagé au service de mon roi plusieurs simples particuliers, tant français qu'espagnols, et ils jouissent auprès de moi d'une faveur dont la marquise me fait sans cesse des reproches. Que voulez-vous,

ce n'est pas caprice de ma part ; mais l'honneur de représenter mon souverain ne me permet d'employer que des hommes probes, discrets et délicats ; et quand je ne regarde pas *un nom* comme un sûr garant de ces qualités nécessaires, il faut bien que je les prenne où je les trouve. Ne cherchez donc ni dans notre sphère, ni dans les dernières classes, le tableau des vertus privées. C'est dans l'aisance d'une fortune sans éclat, et dans la médiocrité d'une condition inférieure, que l'on trouve tout le charme des vertus solides et des qualités aimables ; au lieu de la stupide ignorance où vous voyez croupir les grands, vous trouverez là de l'instruction, des connaissances, l'amour des sciences et des arts, une éducation brillante ; vous y verrez des pères tendres, des fils respectueux, de jeunes filles élevées dans l'innocence, à côté de leurs excellentes mères, qui pratiquant sans cesse les douces vertus de leur état, servent d'exemples à leurs jeunes élèves.

« Je vous mènerai quelque jour, poursuivit-il, après un moment de silence, chez mon banquier ; il est frère d'un de mes jeunes secrétaires ; sa petite femme est d'un sang très-illustre. Elle était sans biens, parce qu'elle avait un frère ; son mari l'a sauvée du couvent, et l'a prise sans dot. Je la blâme de ce parti désespéré. Un homme peut épouser une fille de rien, parce qu'il lui donne un nom et qu'il en conserve un à ses enfans ; mais une femme noble ne doit jamais se permettre de mettre au monde des fils sans illustration. Quoi qu'il en soit, le mal est fait, et elle se conduit comme elle le doit, surtout avec les enfans d'un premier lit, dont elle est adorée. — Ne serait-ce point madame Severn, dont vous voudriez parler ? — Justement. — Eh ! qui vous l'a donc fait connaître ? » Alphonse lui raconta l'aventure de la loge aux Italiens. « Je la reconnais bien là, répliqua Florello, elle est un peu étourdie ; elle ne connaît pas les usages ; et quoiqu'elle ait

beaucoup d'esprit, elle a pris derrière la grille un babil un peu indiscret; mais vous vous plairez chez elle. »

La matinée s'avançait : ils se trouvaient dans cette allée qui passe devant les jardins de Saint-Mandé. Alphonse était prêt à prendre congé. « Non, lui dit son compagnon, nous ne nous quitterons pas d'aujourd'hui; je vais dîner ici près chez une femme assez aimable; elle a une maison délicieuse à Saint-Mandé; un Anglais de mes amis lui fait une cour assidue. La petite veuve est adroite; elle vise au mariage avec un homme difficile à fixer, mais on croit généralement qu'elle réussira; de quelque manière que ce soit, à l'enchaîner pour toujours. — Ah! c'est le lord Howe, répondit Alphonse, on m'a parlé de lui; je le vis aux Italiens le jour où j'y étais avec madame Severn. —Elle vous en aura dit du mal, car elle est caustique, et il s'est vraiment compromis à Paris par beaucoup d'aventures; mais madame Sierback

l'a vraiment changé ; elle a de l'esprit, des connaissances, un peu de prétentions ; elle n'a pas les grâces françaises, mais elle aime le faste et la bonne chère ; elle cherche un titre, de grands biens ; elle a ma foi raison. Venez, je vous présenterai, elle sera enchantée de vous connaître. Alphonse ne résista pas, et pria Pédro de reconduire les chevaux à son hôtel. — Non pas cela, reprit Florello, le seigneur Pédro viendra, s'il lui plaît, avec nous ; je le connais, je sais quels sont ses titres à votre amitié ; vous êtes inséparables.» Pédro comprit qu'il était du nombre de ceux que l'ambassadeur élevait dans son esprit au rang des nobles, et depuis long-tems il avait assez vu la bonne compagnie avec Alphonse, pour n'y être pas déplacé.

Une grille ouvrait sur le parc de Vincennes ; ils entrèrent par le jardin ; il n'était pas grand, mais il est impossible à l'art de tirer un meilleur parti d'un terrain irrégulier. Une prodigieuse quantité d'ar-

buissons exotiques et indigènes, artistement distribués, étalaient leurs diverses teintes de verdure et l'aimable variété de leurs fleurs. Le mélange de leurs parfums embaumait l'air qu'on respirait ; un labyrinthe, ingénieusement dessiné, conduisait à différentes retraites défendues des rayons du soleil ; un ruisseau roulant sur des cailloux, et rompant avec effort quelques obstacles opposés à son cours, faisait entendre ce doux murmure qui invite à la rêverie et au sommeil. La maison élevée au-dessus du jardin, de quelques degrés, offrait en entrant un péristile de forme ronde, soutenu par des colonnes de stuc, imitant les marbres les plus rares, entre lesquelles le ciseau des plus habiles artistes avait placé les quatre saisons exécutées en albâtre. On entrait à droite dans un salon à manger, aussi en stuc, et décoré de plusieurs tableaux de Sneiders, de Martin de Wooz, et de Nicasius. Un grand couvert y attendait nombreuse compagnie ; le buffet était

chargé d'une vaisselle de grand prix par l'extrême recherche du travail. De cette pièce on entra dans un salon orné de superbes tableaux, en grande partie de l'école flamande : les Teniers, les Metzu, Mieris et Terburghe se disputaient la gloire de fixer les yeux de l'amateur. Ce riche cabinet formait aussi salon de musique. Lord Howe y attendait l'arrivée de la maîtresse de la maison : Alphonse, annoncé comme habitant des glaciers, excita vivement la curiosité du lord Howe, qui lui parut un homme de bon sens, malgré les travers qu'on lui reprochait. Alphonse admira les tableaux, et s'instruisit avec lui de leurs différens degrés de mérite ; l'Anglais soutint à merveille quelques railleries sur ses folies passées, et déclarant au jeune Espagnol que la vertu, l'esprit et les talens avaient enfin terminé le cours de ses erreurs ; il ajouta que, dans peu, il espérait conduire lady Howe en Angleterre. Alphonse le félicitait de son bonheur, lors-

que la porte s'ouvrit, et madame de Sierback se montra. Florello tenait Alphonse par la main pour la lui présenter, mais il n'en eut pas le tems. « Juste ciel ! c'est mon mari, » s'écria cette femme, en jetant un cri et rentrant dans la chambre d'où elle sortait ; elle n'alla pas loin, ses jambes vacillantes ne purent la soutenir, et elle tomba sur un fauteuil près de la première croisée. Alphonse était demeuré pétrifié ; Pédro s'était emparé d'une de ses mains qu'il pressait sur son cœur ; lord Howe immobile les considérait tous deux sans ouvrir la bouche. L'ambassadeur eut seul la prudence de sonner une cloche qu'il connaissait ; une femme de chambre accourut près de Charlotte, il la recommanda à ses soins ; ensuite s'adressant à lord Howe : « Milord, lui dit-il, cette aventure doit être secrète, par rapport à vous et au jeune comte de Médina ; je comprends que vous êtes ici chez vous, faites-en interdire l'entrée à ceux que vous attendez. » Cet avis fut

adopté ; lord Howe alla donner des ordres et revint ensuite d'un air confondu vis-à-vis d'Alphonse, qui, appuyé sur une cheminée, le visage caché par une de ses mains, semblait un être inanimé. L'ambassadeur ne savait quelle allait être l'explication que la circonstance amènerait, lorsqu'enfin lord Howe prononça le mot de satisfaction. « Milord, vous ne m'en devez aucune, répondit don Alphonse avec une dignité calme ; dans une position si étrange, j'ai dû me recueillir un instant. Moins étonné de la perfidie d'une femme que je ne connais que trop, qu'attentif à éviter toute publicité qui puisse flétrir mon nom, je n'irai sans doute ni risquer d'ôter la vie à un galant homme indignement abusé, ni exposer la mienne pour celle qui nous trompait tous deux, ni faire un éclat qui nous exposerait au ridicule. Que cette femme consente à entrer dans un couvent, où M. l'ambassadeur me procurera les moyens de la retenir. Je vous demande

la permission de rester chez vous, jusqu'à ce que je l'aie déterminée, ou que je me sois déterminé moi-même. — C'est être parfaitement raisonnable, s'écria Florello, en prenant la main d'Alphonse, c'est agir avec le grand caractère qui appartient à un Médina. — Je me serais déjà retiré, reprit lord Howe, si je n'avais pas dû attendre votre détermination ; je vous laisse disposer du sort de votre épouse, mais je dois rendre hommage à la vérité. Je ne puis deviner quel était son but, et si elle voulait en effet contracter un nœud criminel; mais j'ai désiré lui donner le titre de mon épouse, sa conduite semblait le mériter; et si votre courroux pouvait être adouci..... — Allez, mylord, je n'ai point de courroux ; mon union n'a point été formée sous les auspices de l'amour, et le parti que je prendrai sera dicté par l'exacte justice, et non par un jaloux emportement. — Je me retire, seigneur de Médina, demeurez maître absolu dans cette maison ; je vais em-

mener tous les domestiques, hors deux, dont la discrétion m'est connue, et dont l'un est la femme de chambre de votre épouse ; ils seront à vos ordres. » On congédia tous les arrivans, sous prétexte que madame était très-malade, et Alphonse demeura seul avec Pédro et l'ambassadeur.

« Il me semble, lui dit le ministre, qu'il est prudent que vous ne la voyiez point ; je vais lui faire demander à la voir moi-même ; vous ne pourriez guère conserver votre sang-froid, et il ne faut pas vous compromettre. — Ah ! n'est-ce point abuser de vos bontés. — Ici, mon cher Médina, je suis votre ami, votre frère ; d'ailleurs, je ne sors pas de mon caractère, nous sommes des ministres de paix. » En disant ces mots, il entra dans la chambre où madame de Médina s'était renfermée.

Resté seul avec Pédro, Alphonse remarqua pour le premier moment la consternation de son brave ami. « Par saint Jacques, est-il possible, s'écria-t-il, en

embrassant son ancien maître et poussant un profond soupir. Alphonse ne put s'empêcher de sourire, et lui demanda quel nouveau sujet de désespoir il pourrait y avoir dans la découverte qu'ils venaient de faire : il y avait sans doute assez long-tems qu'il avait de justes soupçons sur la conduite de cette femme depuis son fatal mariage, et c'était au contraire un bonheur de n'avoir plus sous les yeux un objet de mépris, dont la présence fâcheuse excitait même en lui les mouvemens d'une haine pénible. Pédro ne se remit que difficilement de son trouble, et il soupirait encore lorsqu'un vieux domestique entra d'un air respectueux et plaça à côté d'Alphonse des biscuits et une bouteille de vin de Canarie, en l'invitant à en prendre. « J'attendrai vos ordres pour le dîner, monsieur, lui dit cet homme vénérable, il sera prêt quand vous le commanderez. » Alphonse le remercia civilement, et sentit ce que les attentions de lord Howe avaient de délicat.

Il prit avec plaisir ce qu'on lui présentait, et sentant quelque besoin de prendre l'air, il passa avec Pédro dans le jardin. Le somptueux couvert avait disparu, une table était préparée pour trois personnes ; la grille était fermée, et des portes de bois qui la masquaient en dedans, interdisaient la vue à l'extérieur. Dès qu'ils eurent pris une des allées qui, des deux côtés de la maison conduisait au labyrinthe, Pédro, en se retournant, aperçut Charlotte assise sur un balcon au premier étage ; l'ambassadeur d'Espagne était vis-à-vis d'elle ; elle n'avait pas quitté son élégante et superbe parure ; sa robe était d'une gaze légère et transparente, semée d'une pluie d'or ; un diadème de pierreries brillait dans ses cheveux ; son col et ses bras étaient chargés d'aussi riches ornemens ; son mouchoir était dans une de ses mains appuyée sur le balcon, elle le portait souvent à ses yeux. » Malheureuse, dit tout bas don Alphonse, c'est l'amour de ce luxe infernal qui t'a perdue ! Cet

amour des richesses qui te fit entrer dans ma famille, cet amour qui devient dévorant lorsqu'on a la faiblesse de s'y livrer, t'a conduite au comble du déshonneur. Quelle union, Pédro, et quelle perte elle m'a fait faire ! O Constance, si tu savais..... Mais où vais-je m'égarer !..... O ma mère ! combien votre ame sera déchirée ! » Ces réflexions assiégeant en foule l'esprit d'Alphonse, le firent tomber dans la mélancolie ; il ne s'aperçut point de la durée de l'entretien : deux heures s'écoulèrent cependant avant que l'ambassadeur reparût ; il les joignit enfin. « Que faisiez-vous de cette femme, dit-il en abordant Alphonse ? Vive Dieu, cela n'a ni vice ni vertu. Défiez-vous de ces caractères dangereux, ils sont prêts à tout. — Est-elle résignée ? — Elle ! elle n'a dans l'ame de quoi résister à rien. Oui, elle fera tout ce que vous voudrez. — Mais que voulait-elle enfin ? avait-elle dessein d'épouser lord Howe ? — Sans doute ; c'est votre M. Darran qui est

une ame de boue, qui a perdu cette fille, et vous a perdu vous-même.... — M. Darran! — Oui, M. Darran; quand elle l'a quitté avec assez de raison, il lui a dit qu'il la perdrait dans votre esprit, et cela, parce qu'il a craint qu'elle ne révélât sa turpitude. Charlotte effrayée, ne sentant pas qu'elle avait plus d'armes contre lui qu'il n'en avait contre elle, désespérant de jamais retourner à Genève, et n'ayant pas assez pour vivre dans le luxe qu'elle aime, et pour dominer par les hautes sciences dont elle se pique, a profité de l'erreur du lord Howe, et s'est laissée entraîner au crime, comme elle s'était livrée au vice; elle épousait son amant demain, et partait pour Londres le jour d'après. Elle voit à présent dans quel piége M. Darran l'a entraînée : lui-même, vous ne le croiriez pas, lui-même l'a poussée à cette perfidie pour se débarrasser de sa personne; elle pleure, elle se désole; et demain, si quelqu'autre s'emparait de son esprit, il

l'entraînerait encore. C'est un bonheur pour elle que votre arrivée. — Mais, don Alvar..... — Il n'y a point de don Alvar dans tout ceci; elle ne l'a vu qu'une fois, lorsqu'il lui remit une lettre pour mademoiselle de Médina. — Quoi ! don Alvar était venu lui-même en Suisse pour y chercher ma sœur ! Ah ! Mathilde, Mathilde; mais l'infortunée n'est plus. — Non, reprit l'ambassadeur, il faut jeter un voile sur des erreurs qui n'ont eu aucune suite fâcheuse, et respecter la cendre des morts ! Mais, à coup sûr, vos soupçons sur don Alvar sont mal fondés. — Mais enfin, M. Darran..... — Mon ami, reprit l'ambassadeur, cessons tout examen ultérieur, Sylvio porte votre nom, Sylvio doit vous être rendu; il faut nous occuper de notre situation actuelle, et non de ce qui aurait pu être ou n'être pas. Je vous sers de père et je prétends que vous m'obéissiez; je ne veux point que vous voyiez cette femme : vous allez ici dîner avec moi et le seigneur Pé-

dro ; ensuite vous retournerez à Paris. Pédro voudra bien se charger de mes ordres à l'hôtel ; demain je pars avec Charlotte, je la mets, de son plein gré, au couvent de l'Assomption, rue des Postes ; mais une lettre de cachet, que je remettrai secrètement à la supérieure, et dont elle ne fera usage qu'autant que votre femme voudrait échapper, nous assurera de son obéissance. Je viens de recevoir une lettre du lord Howe, il part sous deux jours, et laissera croire à ses amis qu'il emmène sa déesse, en sorte que Charlotte, conduite au couvent sous son vrai nom, et ne reparaissant plus dans le monde, le secret demeurera enseveli entre nous quatre. Telle est ma détermination, don Alphonse, et vous me saurez gré de vous avoir servi dans cette circonstance. — Au moins elle laissera dans cette maison tous ces ornemens qu'elle ne peut tenir de moi. — Vous êtes un enfant, je vous sers de père, cela ne vous suffit-il pas ?

Alphonse ne répliqua plus, il quitta cette maison, abandonnant tout à la bienveillance de Florello, mais le soupçon planait sur la tête de M. Darran, et le sang espagnol bouillonnant dans ses veines, il se rendit le lendemain matin chez lui. Quelle fût sa surprise! M. Darran était parti lui-même pour un changement de destination qu'il sollicitait depuis quelque tems et son voyage résolu depuis plusieurs mois, avait été précipité par les ordres de la république. Alphonse revint chez lui transporté de courroux : Pédro eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que c'était une folie que de suivre un homme revêtu d'un caractère public, pour l'apeler en duel, et finit cependant par l'apaiser, en lui faisant voir que ses maux étaient sans remède de quelque manière qu'on s'y prît. L'ambassadeur tint sa parole, Charlotte se laissa paisiblement conduire dans la retraite qui devait cacher sa honte ; Alphonse lui laissa la même pension qu'elle avait eue jus-

qu'alors, et lorsqu'il parut à son ordinaire, dans les cercles brillans, il ne lui sembla pas qu'on fût instruit de son aventure : l'ambassadeur le blâma de son impétuosité à l'égard de M. Darran, et il lui devait trop sans doute pour ne pas écouter ses avis avec respect. Don Vincent, instruit de tout, ne manqua pas d'applaudir à la prudence de Florello, gémit avec son fils, et le félicita cependant d'avoir arrêté les désordres, avant qu'ils fussent devenus publics ; il parut avoir quelqu'inquiétude de ce qu'il n'avait pas reçu de lettres de don Juan, depuis un assez long espace de tems.

CHAPITRE XXIII.

DÉCOUVERTE.

ALPHONSE était invité, près de Paris, à une fête que donnaient les enfans du maréchal de C..... à leur mère, en mémoire de son patron. Ces réunions touchantes de famille, où l'on ne cherche pour témoins que les amis dont le cœur répond à toutes les émotions qu'elles inspirent; ces banquets fraternels, où l'on célèbre l'anniversaire de la naissance d'un époux, d'un père, d'une mère, d'un oncle, ou d'un enfant chéri; où l'on se dit, les yeux humides et fixés sur l'objet de la fête: Il y a tant d'années que je possède ce bien précieux, combien en compterai-je encore en lui portant le *toast* de l'amour et de l'amitié? où celui qu'on embrasse, pro-

menant des regards attendris sur ceux qui se réjouissent de son existence, prie le ciel de prolonger ses jours dans de si douces étreintes ; ces réunions, dis-je, ne sont chez les grands qu'une représentation théâtrale, où les acteurs, jouant maladroitement la nature, font passer dans l'ame des spectateurs l'ennui qui les dévore. Quel aimable désordre dans les premières ! on ravage les jardins, on n'a point assez de fleurs, on les entasse, on fait des guirlandes, des bouquets, on les mêle avec les fruits ; les parens, les amis, et les fidèles domestiques, tout le monde s'empresse, se précipite ; les enfans, le cœur plein, la tête égarée, veulent se mêler de tout, et portent avec eux une confusion d'idées et d'actions dont personne ne se plaint, et qu'on répare à la hâte. Dans les dernières, tout est compassé, réglé, ordonné avec froideur : ce sont des étrangers, des décorateurs payés pour arranger ce qu'on appelle un spectacle dont il faut qu'on

puisse parler, mais où il est peu important qu'on ait rien senti. Des fleurs artificielles, des draperies, des verres colorés, un bal paré, voilà la fête. Son objet est perdu dans ce qui frappe les yeux, il est lui-même spectateur, et pas un mouvement de sensibilité ne l'avertit que c'est pour lui que tant de préparatifs ont occupé des mains mercenaires. Alphouse avait aussi célébré la fête de son père, de sa mère, de sa sœur! En entrant, il fut étonné de ne voir en mouvement que des subalternes fatigués et de mauvaise humeur : il était arrivé trop matin, il ne savait pas encore qu'à Paris il était du bon ton de se faire attendre, et que l'extrême politesse consistait à prouver qu'on était occupé de toute autre chose que de ceux qui vous avaient invité chez eux. Au bout de deux heures, les maîtres de l'hôtel étaient encore invisibles ; deux ou trois étourdis se présentèrent avec un air d'extrême suffisance ; leur premier regard

toisa sans miséricorde le jeune espagnol. Malheureusement pour lui, la couleur, la broderie légère de son habit n'étaient plus souffrables depuis huit jours ; il y en avait trois qu'on avait vu des boucles de la forme des siennes ; il fut jugé, et l'on ne dût faire aucun compte de lui. On parla sans se gêner de filles de théâtre, de chevaux, de chiens de chasse, de soupers, de parties faites ou à faire, de modes nouvelles, de bijoux, et autres objets de cette importance, le tout entremêlé d'éclats de rire qui arrivaient sans qu'on pût en démêler le sujet. Alphonse, en les écoutant, courait après des idées, sans pouvoir en fixer une, et trouvant que ce jargon avait beaucoup de rapport avec celui des oiseaux qui prononcent de suite et souvent sans interruption une foule de mots auxquels on ne peut attacher aucun sens, commençait à éprouver de l'impatience, lorsque la porte s'ouvrit, et l'ambassadeur d'Espagne entra. Il répondit froidement au salut des

jeunes gens, et prenant avec amitié la main d'Alphonse : « Je suis venu de bonne heure, mon cher comte, dit-il, parce que je devais vous trouver ici : passons au jardin, j'ai à vous entretenir. » Cette familiarité avec le marquis de Florello, valut à Médina les honneurs d'un regard plus attentif, et d'un salut moins protecteur que le premier. On pensa qu'il pouvait être un homme comme un autre, parce qu'il était connu de l'ambassadeur. Alphonse et Florello se promenèrent quelque tems, et voyant de loin le salon se remplir, ils y reparurent. Il y avait en effet une nombreuse assemblée. Au milieu des femmes, dont la parure et le maintien attiraient en foule les regards des hommes, Alphonse ne distingua d'abord que les deux filles du maréchal, sorties du couvent depuis quelques jours, et pour lesquelles on avait ménagé de très-grandes alliances. Les prétendus étaient présens : on s'en occupait infiniment, et ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'Alphonse

aperçut à l'écart madame Severn, à qui personne ne semblait faire attention. Elle était cependant mise avec élégance, et même avec richesse ; c'était beaucoup que son éclat ne le cédât que faiblement à celui des autres femmes. Alphonse courut vers elle, s'excusa comme il put de son incivilité, en reçut quelques reproches, et fut bientôt suivi auprès d'elle par Florello, qui l'entretint avec respect et amitié jusqu'à ce qu'on eût servi. Alphonse se plaça près d'elle à table, et ses attentions la dédommagèrent de l'indifférence marquée de sa tante, et du dédain plus marqué encore de ses cousines, qui donnaient à cet égard le ton à toute l'assemblée. La maréchale ne l'appelait jamais qu'*Henriette*, tandis qu'elle appelait ses filles *Mademoiselle*, et les autres femmes par leurs titres et leurs noms. Madame Severn ne perdait pas cependant la noble assurance d'une personne qui a droit de s'estimer, et souriant malignement à de certains traits d'impertinence,

elle parvenait à déconcerter ceux qui les lui adressaient. Pendant le bal, qui succéda à la promenade dans les jardins, Alphonse dansa très-souvent avec elle, et dans les intervalles, il l'entendit déchirer sans pudeur par ses cousines et les femmes de l'assemblée. Son grand crime était d'avoir préféré l'état d'épouse et de mère à la vie contemplative, et au lieu d'ensevelir ses jours dans un cloître, d'avoir mêlé au sang des C....y le sang impur d'un banquier, qu'on n'avait pu même engager à payer, par de lâches complaisances, le titre de banquier de la cour. Quelques femmes, non contentes de blâmer son vil mariage, de dénigrer sa figure, son esprit et ses talens, allèrent jusqu'à lancer quelques traits sur sa réputation. On voulait écarter d'elle le jeune comte de Médina, qui avait mal répondu à des agaceries très-positives. Il entendait tous ces discours et n'y prenait aucune part. Assis à côté d'un homme d'un grand nom, connu par la simplicité de ses

mœurs, son amour pour les sciences, les arts, sa douce philosophie, Alphonse avait cherché modestement à lier conversation avec lui sur des objets qui l'intéressaient plus que le frivole caquet de femmes sans idées et sans raison, et d'hommes peu différens d'elles. Mais, attentif à leurs propos, le duc de la R..... n'avait répondu qu'avec politesse, lorsqu'entendant attaquer la réputation de madame Severn, il se retourna vers cette troupe étourdie: « Peu importe, dit-il, le mariage de cette jeune femme, et tout le reste ; mais il est bon de savoir que depuis qu'elle est mariée, sa conduite est exempte de tout reproche ; qu'elle élève les enfans de son mari avec la tendresse d'une mère, qu'elle est consacrée toute entière à l'observation de ses devoirs, et n'oublie pas celui de la reconnaissance envers l'homme qui l'a tirée de la misère et de l'oubli. — Et d'où la connaissez-vous si bien, monsieur le duc ; vous n'êtes pas de ce monde-là?... — Je suis

du monde de partout, répliqua le duc, mais je fuis avec soin celui où règnent les préjugés ridicules et la désolante malignité. » En disant ces mots, il s'éloigna ; son rang, son âge, et la dignité de son caractère n'en imposèrent pas au cercle bruyant et piqué d'un propos arraché par l'indignation. On le déchira impitoyablement à son tour, et madame Severn revenant prendre sa place, fut assaillie par de mauvaises plaisanteries, auxquelles elle répondit constamment sur le ton du badinage. La nuit était fort avancée, ou plutôt elle était sur sa fin, lorsqu'il survint un orage des plus violens. Madame la maréchale avait décidé qu'on se retirerait à telle heure, et chez cette femme méthodique, rien ne mettait obstacle à ses volontés ; il fallut partir lorsqu'elle en eut prononcé l'arrêt. En vain on lui objectait le tonnerre et la pluie ; sa volonté despotique comptait pour rien le danger ou la peur des autres, et ses filles, fatiguées de la journée où la présence

de madame Severn les avait contrariées à l'excès, déclarèrent aussi qu'il était tems de se retirer. Madame Severn, élevée au couvent, avait contracté cette frayeur d'habitude, qui devient ensuite incurable. Les coups de tonnerre la faisaient tressaillir : Alphonse lui proposa de la ramener. « Impossible, dit-elle ; arrivée à Paris, je demeure à l'extrémité opposée. » Alphonse insista ; elle finit par accepter, en promettant de le faire ramener chez lui. « En voilà pour un an, dit-elle après qu'elle fut placée dans sa voiture ; c'est cependant une journée moins pénible pour moi que pour toutes ces grandes dames, car je sais tirer parti de tout, et tel qui ne voudrait pas me divertir, y contribue le plus pour sa part. — Il me semble, lui dit Alphonse, que vous pourriez vous dispenser.... — Non, je ne le puis, mon oncle et ma tante ont des droits à ma reconnaissance, et je ne manquerai jamais à une réunion dont eux-mêmes n'oseraient ex-

clure la fille de leur frère. J'étais orpheline en bas âge ; ils ont pris soin de mon enfance ; j'étais destinée au cloître par l'extrême modicité de ma fortune, mais ils n'ont jamais employé la rigueur pour m'y fixer ; j'y avais trouvé la première femme de mon mari, encore demoiselle, maîtresse de son bien, vivant au couvent par décence. Je m'attachai à elle, encore bien enfant ; elle me témoigna de l'amitié, et après son mariage, elle a constamment pris de moi tous les soins d'une sœur : ma tante ne pouvant m'avoir chez elle à cause du faste qui l'environne, ne m'empêchait point d'aller passer des mois entiers chez madame Severn, et si je puis valoir quelque chose, je le dois à cette femme sensible, dont un seul regard sévère avait sur moi tout le pouvoir qu'auraient eu les plus cruelles réprimandes ; elle ne m'avait jamais engagée à prendre le voile ; et parmi les talens que j'avais pu acquérir auprès d'elle, elle avait mêlé ensemble ceux qui,

convenant à mon sexe dans tous les états, pouvaient me servir à l'ombre des autels, comme ceux qui ne semblaient avoir d'utilité que dans le monde; mais elle n'avait jamais cherché à me détourner ouvertement du vœu qu'avaient annoncé mes parens dès mon enfance. Ce ne fut qu'à la naissance de son dernier enfant, lorsqu'elle contracta la maladie fatale qui me l'a enlevée, qu'elle se déclara vivement contre le parti que me dictait l'orgueil de ma famille. Plus sa santé s'affaiblissait, plus elle me pressait tendrement de différer mon noviciat, et ma tante, qui savait que l'état de cette tendre amie était désespéré, me permit de ne pas l'affliger sans prévoir les suites de ma déférence. Je passai avec elle les six dernières semaines de sa vie : hélas ! j'ai reçu son dernier soupir, et une heure avant sa mort, elle remit à M. Severn, un papier cacheté. « Vous connaissez, dit-elle, mes derniers vœux pour cette enfant que j'ai élevée ; ce papier en renferme l'expres-

sion, vous le lui remettrez quand je ne serai plus ; et si jamais ma chère Henriette me rendit tous les sentimens que j'avais pour elle, je la supplie de suivre ma dernière volonté. » Ici les larmes de madame Severn l'empêchèrent de continuer ; elle s'interrompit, et Alphonse sentait aussi ses yeux humides. Que vous dirai-je de plus, continua-t-elle ; elle m'ordonnait de consoler M. Severn, de servir de mère à ses enfans, et de gouverner leur fortune. M. Severn m'avait toujours servi de père, je le regardais comme un ami sûr ; et quoiqu'il fût difficile de remplacer mon amie, j'osai croire que son souvenir, toujours présent, me soutiendrait dans une entreprise difficile. J'avais vingt-cinq ans ; cependant je demandai l'aveu de mon oncle et de ma tante avec tout le respect qu'exigeaient de moi leurs bontés et leur indulgence ; j'éprouvai d'abord la plus forte opposition surtout de la part de ma tante, qui est gouvernée par ses filles ; mais le duc

de la R....., que vous avez vu cette nuit au bal, calma leur orgueil irrité, il m'obtint leur aveu ; et si je ne tenais pas la place d'une femme que j'aurais voulu conserver au prix de ma liberté, je serais la plus heureuse des épouses : mon mari m'a sauvée de l'esclavage et de la misère, il m'a donné une aisance telle qu'elle satisfait mes désirs bornés par habitude et par choix ; il me traite comme il traitait mon amie, et je sens bien cependant que j'ai besoin de beaucoup d'indulgence, et que la vivacité de mon âge n'est pas encore tempérée par une prudence semblable à la sienne ; mais quand je n'ai pas agi comme je le devais, je prends les lettres de madame Severu, je les relis et j'y retrouve les leçons que son amitié m'a prodiguées dans ma jeunesse. Mon seul déplaisir est d'avoir une famille insensible aux vertus et au mérite de mon mari ; mais il s'en inquiète peu, et c'est ainsi que sont tous les grands. » Alphonse admirait réellement l'excellent cœur de

cette aimable femme, qui, causant ensuite moins sérieusement, se livra à toute la vivacité de son esprit, et tourna si bien en ridicule tous les personnages qui l'avaient inquiétée pendant le jour, que le chemin ne parut point aussi long qu'il l'était en effet.

Le jour commençait à paraître, le tonnerre s'était éloigné, mais la pluie tombait par torrens, et madame Severn s'inquiétait de son cocher, vieux domestique de son mari, et s'affligeait du mauvais tems en femme qui n'avait jamais eru avoir des esclaves, dans ceux qui la servaient. On arriva enfin : M. Severn venait de se lever; sa femme lui présenta son conducteur, et le bonhomme le remercia affectueusement du soin qu'il avait pris de la lui ramener. L'orage avait refroidi le tems; il y avait du feu dans la chambre à coucher : cette chambre était ornée de deux berceaux d'une extrême propreté, dans lesquels dormaient quatre jolis enfans, deux filles

et deux garçons, auprès du lit de leur belle-mère ; elle courut leur donner un baiser, puis elle passa dans la chambre de Clémentine, et s'étant assurée qu'elle reposait tranquillement, elle se fit apporter du vin, le fit chauffer avec du sucre, et le fit porter au vieux cocher qui l'avait inquiétée, ordonna qu'on le fît coucher, et ne s'occupa de rien prendre elle-même que ce soin ne fût rempli ; ensuite, s'adressant à Alphonse : « Vous êtes notre prisonnier, monsieur le comte, il faut prendre du chocolat, vous coucher ; je prendrai moi-même quelque repos, ensuite nous dinerons ensemble. » Alphonse objecta l'inquiétude d'un ami avec lequel il vivait. « Bon, bon, reprit M. Severn, je vais sortir du matin, et j'irai voir l'ami Pédro, le rassurer, et lui dire de venir dîner. — Ne vous étonnez pas, monsieur de Médina, vous n'êtes pas en pays étranger, et vous êtes chez de bonnes gens, où vous divertirez mieux vos chagrins que chez tous ces

grands colosses qui ont à peine des sensations et pas un sentiment. » Il n'y avait pas à répliquer ; Alphonse se laissa conduire dans une chambre, où il trouva du feu, un bon lit, et un doux repos. Il ne s'éveilla qu'à l'heure du dîner, et Pédro qui l'attendait, entra tout étonné de la manière franche et cordiale dont M. Severn était venu le chercher. Le dîner fut agréable ; et dans la journée qui s'écoula rapidement, Alphonse se convainquit que l'ambassadeur d'Espagne avait parlé de lui, qu'il avait raconté son histoire, et qu'elle avait touché des ames sensibles ; il eut le plaisir de parler de ses parens, et c'était la première fois depuis qu'il vivait à Paris ; on l'écoutait avec attention. Le nom de mère faisait tressaillir madame Severn. Enfin Alphonse sortit le cœur plein de ces émotions douces, auxquelles il était si bien accoutumé, qu'il doutait presque de son existence, lorsqu'elles ne se faisaient pas sentir. Il retourna promptement dans une

maison telle qu'il avait cru que ce ne pouvait être à Paris qu'un beau songe. On y jouissait de l'aisance sans faste ; il y avait de l'ordre et de l'économie sans avarice, de la liberté sans licence, du savoir sans orgueil. On louait franchement les bonnes actions des autres, on se taisait sur les siennes ; les enfans adoraient leur belle-mère ; madame Severn aimait et respectait son mari ; le mari aimait sa femme et ses enfans. Les domestiques, sagement contenus, y étaient fidèles et attachés ; tout respirait, dans cette maison, le repos et la pureté des bonnes mœurs. Le jeune Médina vit que Florello lui avait parlé vrai, et que Paris était moins dépravé qu'il ne lui avait paru d'abord.

Il arriva un jour de très-bonne heure et fut introduit dans le cabinet de madame Severn ; il y vit un très-beau portrait de femme habillée en vestale : c'était celui de la première femme de M. Severn. « Il était, dit Henriette, dans le cabinet de mon

mari ; mais comme les enfans sont plus souvent dans le mien , et que je puis tirer un grand parti de l'image révérée de celle que je leur offre sans cesse pour modèle, j'ai prié leur père de me le confier , et je l'ai copié pour lui en miniature. Clémentine me l'a donné à son tour ; elle a déjà du talent , et je l'ai mis à profit. Alphonse fut ému de ce discours , et en promenant ses regards sur les dessins et les jolis tableaux qui ornaient le cabinet , il aperçut une gouache qui lui causa un trouble extrême. C'était une vue très-pittoresque des glaciers du Montanvert, précisément au même point où lui-même l'avait vu dessiner à l'infortunée Mathilde , et l'avait prise avec elle ; mais les figures dont Mathilde avait orné son paysage n'étaient pas les mêmes ; elle y avait placé son père et sa mère , et ici c'étaient des paysans qui avaient le caractère de la vérité , mais qui ne parlaient qu'à l'œil , et non pas au cœur d'un fils. Madame Severn remarqua

ses yeux mouillés de quelques larmes; apprenant la cause de son émotion et la partageant avec lui, elle parla de tout ce qui l'intéressait avec assez de complaisance pour alléger le poids des tristes souvenirs. Quelques jours après, Alphonse remarqua dans cette jeune femme un air plus occupé qu'à l'ordinaire; elle jetait souvent sur lui des regards dont il ne pouvait démêler l'impression; il y avait du monde à table, et l'on fut toute l'après-dînée occupé de différens objets. Sur le soir, le mari et la femme restés seuls, retinrent leur jeune ami : « Je crois, lui dit Severn, en se frottant les mains avec un air de satisfaction, que ma femme a été plus habile que le marquis de Florello, et qu'elle vous a découvert votre étrangère. — Serait-il possible, s'écria don Alphonse ? — Je n'ai encore que des doutes, reprit Henriette, mais ils sont bien apparens. Écoutez-moi avec attention. Lorsque M. Severn me proposa de m'unir à son sort, ma tante revenait d'Italie; elle

y avait fait connaissance avec plusieurs grandes maisons, entr'autres avec une duchesse de Contarini, qui venait de marier une fille, que ma tante disait être charmante, à un de ses cousins germains, nommé le marquis de Spinoletto. Elle ramenait avec elle une Vénitienne, recommandée fortement par la jeune marquise, et victime de grands malheurs que je n'ai jamais sus en détail; elle se disait fille d'un médecin. Quoiqu'elle fût recommandée dans les termes les plus éloquens, ma tante, ne voyant dans cette femme ni naissance, ni fortune, crut beaucoup faire pour elle de la mettre au couvent auprès de mes cousines, pour leur enseigner l'italien, et leur apprendre à pincer la harpe, instrument qu'elle possède au plus haut degré. Cette femme a été superbe, car de violens chagrins ont effacé de dessus son visage la fraîcheur des belles années dans lesquelles elle est encore : elle a reçu la plus brillante éducation. On remarque souvent en elle

des traces de fierté ; jugez combien l'emploi de subalterne auprès de jeunes étourdies comme mes cousines, ivres de leur nom et d'une opulence dans laquelle les a laissées la mort de leur frère, pouvait convenir à une personne qui, si je ne me trompe, a été plus accoutumée à commander qu'à obéir. Toutes les fois que j'allais voir mes cousines, ou qu'elle venait de leur part à mon séjour, sa situation me touchait jusqu'au fond de l'ame. Cependant, elle ne se plaignait jamais ; et, pour toute réponse à mes caressantes insinuations, elle me répondait que le malheur ne serait pas une leçon utile, s'il ne conduisait pas à la résignation. Enfin, quand je me mariai, je priai M. Severn de me permettre de la demander à ma tante ; lui, qui n'a jamais vu souffrir un être humain sans chercher à soulager ses peines, la demanda lui-même, en se chargeant du sort de cette infortunée. « Volontiers, lui répondit l'aînée des filles, nous sommes bien lasses de

sa figure mélancolique. Cette fille ne fait que gémir, et malgré le bien que nous lui faisons, elle nous présente toujours une figure ennuyeuse et maussade à mourir. Si vous êtes d'humeur à vous charger de tous les pauvres, vous aurez bien du désagrément, car il n'est pas facile de les satisfaire, dès qu'ils ont seulement une idée d'éducation. » M. Severn ne s'effraya pas de ces propos inconsidérés, et trois jours après mon mariage, il me l'amena. Cette infortunée avait essuyé une si dure contrainte, il lui en avait tant coûté pour se plier à un rôle humiliant, que le changement de situation la fit tomber sérieusement malade, et je crois pouvoir me flatter qu'elle a recouvré la santé par les soins de mon mari et les miens. Pendant sa convalescence, elle me pria instamment de lui chercher un asile où elle pût vivre dans une solitude absolue, en alléguant que ma maison était ouverte à trop de gens, et qu'elle désirait dérober au monde entier,

et son existence et sa position. En vain ai-je cherché à lui dérober son secret, non par curiosité, mais pour savoir s'il était possible de réparer ses maux, elle a toujours été impénétrable ; nous avons dû, par délicatesse, cesser de la presser sur cette confiance qu'elle nous refuse, la personne qui l'a recommandée ne pouvant avoir adressé à la maréchale de C... qu'une femme sans reproche, et, d'ailleurs, sa conduite étant au-dessus de tout soupçon. Elle a remis à mon mari quelques diamans, selon toute apparence, tristes débris d'une grande fortune : elle en ignorait la valeur ; mon mari a su en faire une somme que nous lui avons remise. « Il y en a, dit-elle en la recevant, pour plus long-tems que je ne vivrai, » et elle a refusé de la placer. Elle vit à Surêne dans une maison de paysan, chez des gens simples, honnêtes, peu curieux, et chez qui elle se fait aimer. Elle ne sort point de l'enceinte du jardin, ni de deux chambres

qu'elle a fait arranger ; nous sommes les seules personnes qu'elle reçoive ; et parmi les enfans, la seule Clémentine a la permission de nous accompagner ; elle est même très-attachée à cet enfant intéressant. Ses seuls amusemens sont la musique, et cette sorte de dessin dont vous avez vu un essai dans mon cabinet. Elle se dit heureuse, elle se loue sans cesse de notre conduite envers elle ; elle nous regarde comme ses uniques amis sur la terre ; mais je vois bien que des peines secrètes se nourrissent au fond de son cœur par un silence obstiné. Les traces de ses larmes sont souvent apparentes, et souvent elle passe des heures entières dans une immobilité absolue, au fond d'un bosquet qui donne sur la rivière, et qu'elle a elle-même formé avec les branches flexibles du jasmin et du chèvrefeuille. Je ne sais par quelle inspiration ce petit tableau m'a semblé un trait de lumière, et j'ai résolu de m'éclaircir si je le pouvais. Je l'ai vue

hier, et je lui ai dit que, puisqu'elle avait voyagé en Suisse, elle y avait peut-être connu une famille espagnole établie à Genève. — La famille Médina ? me dit-elle avec étonnement. — Précisément. — Elle y était en même tems que moi; elle est réduite à un seul héritier. — J'ai appris qu'une jeune personne de ce nom avait péri dans les glaciers. — Je porte envie à une mort dont on a certainement déploré l'heure prématurée. Hélas ! la vie est bien souvent plus cruelle, et s'il était permis de disposer de son sort..... Mais pourquoi, madame Severn, me parlez-vous de cette famille ? je ne la connais pas. — C'est, lui répondis-je, que j'en ai entendu parler chez l'ambassadeur d'Espagne, et que le seul fils qui reste est extrêmement malheureux depuis la mort de sa sœur, et par des circonstances fort singulières. Vous n'ignorez pas le séjour fréquent du seigneur don Alvar de Bianchi en Italie ? » Au nom de don Alvar, elle se troubla, son front se couvrit

d'une extrême rougeur, et pâlissant ensuite, elle fit un vain effort pour me cacher ce mouvement involontaire. Elle me répondit seulement par un signe affirmatif, et son geste m'invitant à continuer, je lui racontai votre étrange mariage, la mort de votre Elvire, votre aventure de Pavie, la demande de don Alvar, l'enlèvement de votre fils, la condition qu'avait mise cet homme hardi à la restitution de l'enfant, et enfin le bruit de la mort de cette femme qui s'était répandu, accrédité, qui était connu de don Alvar lui-même, et qui cependant ne l'engageait point à vous remettre l'enfant, puisqu'il vous accusait, au contraire, d'avoir laissé mourir son épouse à Gènes, sans secours contre une maladie contagieuse. Pendant mon récit, j'observais ses mouvemens; elle en éprouva de très-marqués lorsque je parlai de votre combat avec Alvar, et de la fuite de l'inconnue dont vous aviez pris la défense. Mais son empire sur elle-même est si

grand, qu'elle ne laissa échapper aucun mot qui pût la trahir. La triste situation de vos parens, privés d'une fille, condamnés à voir leur fils errant de pays en pays pour chercher leur petit-fils et son ravisseur, fit couler ses larmes ; elle en répandit davantage encore sur le tableau que je lui présentai de ce pauvre enfant, livré au persécuteur de sa famille, et peut-être abandonné par un monstre à qui rien ne paraît sacré. Je gardai le silence lorsque j'eus fini. — Vous venez de me tracer des tableaux faits pour éprouver vivement un cœur moins sensible que le mien, madame Severn, et cette histoire doit laisser dans l'ame des traces profondes. Rien ne m'étonne de la part de M. de Bianchi, il s'est fait partout une réputation trop bien acquise. — Mais, ne croyez-vous pas, lui dis-je, que cette étrangère est comptable à son libérateur des maux qu'il souffre pour elle, et que si elle en était instruite..... — Oui, reprit-elle vivement, mais se re-

mettre au pouvoir de don Alvar ! croyez-vous, madame, que ce ne soit pas un effort plus qu'humain ? — J'en conviens, mais toute une famille sacrifiée..... un enfant.... — Oh ! sans doute.... » Elle prononça ces mots d'une voix si faible, que je la fixai ; elle voulut se lever, je la vis chanceler, et je la retins dans mes bras, où elle fut prête à perdre connaissance. Mes soins l'en empêchèrent, et la voyant moins faible, je courus à la maison chercher de l'eau. A mon retour, elle était remise et plus composée ; elle me demanda seulement où était don Alvar. — A Rome, lui dis-je. — Et la famille de Médina ? — Le père et la mère sont à Genève, le jeune Alphonse est à Paris, et c'est de lui que je tiens ce que je vous ai raconté. » Elle se troubla de nouveau, et je profitai de cette émotion pour lui dire que vous aviez vu le dessin qu'elle m'avait donné, que sa vue vous avait rappelé votre sœur, et que s'il pouvait voir la personne qui avait dessiné le même site, vous pourriez peut-

être adoucir ensemble vos chagrins. — Vous savez que je ne veux voir personne, me dit-elle, avec un peu de fierté; je suis trop accablée de mes maux pour consoler d'autres malheureux : cet espoir même m'est interdit, et je ne pense pas que lassée de votre amitié pour une infortunée, vous veuillez disposer de moi sans mon aveu. — Qui vous parle de disposer de vous, ma chère, lui dis-je en l'embrassant; je vous ai raconté ce qui m'occupe dans l'instant présent, parce que je connais Alphonse de Médina, et qu'il est du nombre de ceux qui inspirent l'intérêt et l'estime. Elle ne me répondit point; nous dînâmes ensemble, et ne parlâmes plus d'un sujet qui l'avait visiblement troublée; car elle n'eut pas de tout le jour cette sérénité que mes visites font ordinairement paraître sur son visage. Elle m'avait chargée de quelques commissions que je lui ai envoyées ce matin; ma femme de chambre m'a dit qu'elle avait les yeux rouges et gonflés, qu'elle s'était

plainte d'un grand mal de tête, et qu'elle me priait d'aller chez elle dans quatre jours. Seigneur de Médina, c'est votre étrangère, je n'en doute pas. — Eh bien! si c'est elle, répliqua don Alphonse, en suis-je plus heureux? De quel droit irai-je, pour mon seul intérêt, arracher cette femme au repos dont elle jouit sous votre protection, et la remettre moi-même aux mains du traître dont je l'ai délivrée? — Mais si elle est sa femme..... — Qu'il se la fasse rendre par les tribunaux, je ne suis point son juge. — J'admire, lui dit M. Severn, des sentimens si généreux; mais notre amie doit se juger elle-même: c'est un malheur d'être la femme de don Alvar; mais elle l'a bien voulu, et elle ne doit pas faire payer à toute une famille la sottise qu'elle a faite. Il serait fort mal de souffrir que, pour elle, on enlève un fils à son père, et qu'on vous suspecte du singulier rafinement d'aller faire périr à Gènes une femme que vous avez délivrée. Cela serait mal, fort mal, et

je crois qu'elle ne le fera pas. Au reste, ajouta madame Severn, voyez l'ambassadeur, rapportons-nous-en à sa prudence, et nous agirons d'après ses conseils. » Alphonse, attendri sur le sort de cette femme, se retira bien déterminé à ne pas souffrir qu'elle fût arrachée de son asile.

CHAPITRE XXIV.

VIGILANCE D'UN AMI ; DÉPART ; ARRIVÉE.

Il ne manqua pas de demander une entrevue à Florello, mais il était à la campagne pour huit jours, et une chose lui parut étrange, c'est qu'il avait emmené Pédro avec lui ; non que Florello n'eût dans ses préjugés des idées assez étranges pour allier avec eux la société d'un roturier estimable, mais il ne pouvait la faire adopter à ceux de sa classe ; il ne s'en occupa cependant pas au point d'oublier que, dans l'intervalle, madame Severn devait revoir l'étrangère ; il ne doutait pas que ce fût celle de Pavie ; et comme Constance avait affirmé qu'elle avait résidé à Paris, il écrivit à madame R... pour qu'elle

s'informât plus particulièrement encore du lieu où on l'avait vue, et des personnes qui avaient pu la connaître. Les premiers renseignemens qu'elle avait donnés ne s'accordant pas avec le récit de madame Severn, il retrouva ses nouveaux amis très-déterminés à tirer de leur amie l'entière confidence de ce qu'ils présumaient, et M. Severn avait adopté un plan dont il n'eût pas été facile de le faire départir ; il proposa donc à don Alphonse de venir avec sa femme et lui aux environs de Surêne. Madame Severn se présenterait seule, ferait part à son amie de ses conjectures, lui arracherait son secret, et viendrait les chercher tous deux. Tout cela s'arrangeait dans sa tête comme une opération de banque, et ne paraissait pas au jeune Médina d'une exécution si facile, auprès d'une femme qui paraissait avoir un caractère ; mais comme il était déterminé à ne lui faire aucune violence, à ne rien exiger d'elle, à respecter ses malheurs et son secret, il ne

contraria pas M. Severn, et au jour indiqué ils se mirent en marche. Henriette entra dans le village, tandis qu'un peu à l'écart les deux compagnons se promenaient sur le bord de la rivière. Il n'y avait pas un quart d'heure qu'ils y étaient, lorsqu'ils s'entendirent appeler, et en se retournant, ils virent accourir madame Severn d'un air fort troublé. — Elle est partie, leur cria-t-elle de loin. — Qui, partie? Bon Dieu, répliqua le mari en colère. — Eh! notre étrangère, sans doute; elle est partie hier au soir dans une chaise de poste avec un Italien qui venait quelquefois lui apporter des lettres de madame de Spinoletto; elle n'a pas laissé un mot pour moi; elle a emporté tous ses effets, excepté sa harpe, et ses hôtes disent qu'elle avait l'air si agité, qu'en préparant son départ, elle ne faisait que faire et défaire ses malles, aller et venir sans but dans toute la maison, qu'elle paraissait surtout craindre extrêmement de ne pas partir hier au soir, sans doute

parce que je devais venir aujourd'hui. Savoir à présent quelle route elle a prise ; les bonnes gens l'ignorent absolument. —C'est une malheureuse, dit brusquement M. Severn ; à coup sûr, c'est l'étrangère qu'a délivrée notre ami ; il est indigne de trahir ainsi son bienfaiteur. — Elle ne me devait rien, répondit tristement Alphonse ; l'acte de sa délivrance fut un acte d'étourderie dont je ne me repens que faiblement, mais que je paierai bien cher. — Il est vrai, mon ami, que c'etait par donquichotisme ; mais, enfin, cela ne la dispense pas de la reconnaissance. — Non, mes dignes amis, elle n'est pas esclave de ce bienfait ; comme elle le disait à madame Severn, se remettre au pouvoir de don Alvar, est un effort héroïque ; pourquoi l'aurais-je exigé ? Sa fuite me prouve qu'elle est son épouse, car s'il n'avait pas droit de la réclamer, quel risque courait-elle à se déclarer à moi, et me donner à mon tour le moyen de réclamer l'enfant qu'on m'a

ôté. Je la plains, et en vérité, je ne venais pas dans l'intention d'abuser du secret qu'elle m'aurait confié! — Vous avez beau dire, elle manque à tous les devoirs envers vous et envers nous. — Envers vous, soit; elle aurait dû..... mais que voulez-vous dicter à celle qui redoute un tyran, et qui se croit prête à retomber dans ses mains? — Il ne fallait pas l'épouser, elle n'aurait pas couru les champs pour compromettre un galant homme, et venir se jouer d'honnêtes gens qui l'ont bien servie. — Ma sœur, mes bons amis, le jugeait comme cette femme a pu le faire, puisqu'elle voulait unir son sort au sien. — Tout cela est du verbiage, je la déteste à présent. Qu'allez-vous faire de tout ceci? — Rendre compte à l'ambassadeur de ce qui s'est passé; et puisque dont Alvar est à Rome, lui demander sa protection pour arracher cet enfant de ses mains. Vous connaissez tous mes maux, vous savez que l'amour paternel n'est pas le motif de mes recher-

ches, mais l'honneur me guide; il me commande de me faire rendre un enfant qui porte mon nom, et que le public regarde comme mon fils. Mes parens me l'ordonnent, et, qui ne sait que leurs volontés me sont sacrées? Don Alvar m'offense, parce qu'il le croit mon fils, et je ne dois pas supporter un affront; de plus, l'enfant me fait pitié. Il a été un tems où le vague de mes soupçons se portant sur cet homme odieux, j'ai presque détesté cette petite créature, sur laquelle il me semblait avoir des droits. Aujourd'hui mes doutes sont presque éclaircis; je connais à peu près le seul homme dont elle puisse implorer le secours, et la lâcheté de sa conduite me prouve que l'enfant n'a que moi sur la terre; il faut donc que je le retrouve, et je vais y travailler, puisque je ne puis remplir avec modération les conditions qu'il a plu au ravisseur de m'imposer. » En disant ces mots, ils rejoignirent la voiture et reprirent le chemin de Paris. Madame

Severn était désespérée; toute sa vivacité s'exhalait en reproche contre son amie. Le bon Severn ne quittait pas son ton brusque, et Alphonse ne put les apaiser.

En arrivant chez lui, on lui remit un billet de Florello, qui l'attendait le lendemain chez lui à onze heures, et qui, disait-il, retenait Pédro pour affaire. Il s'y rendit, étonné d'avoir la liberté de paraître à l'hôtel de l'ambassadeur. Il trouva, dans son cabinet le lieutenant de police, le ministre de Paris, et celui des affaires étrangères. On paraissait l'attendre, et ce rendez-vous inquiéta d'abord. « Serait-il question de moi, se dit-il à lui-même? Y aurait-il de l'ombrage à la cour d'Espagne sur mon séjour à Paris? Florello serait-il coupable.....? Mais non, cela n'est pas possible. » Florello achevait une lettre qu'il remit à l'un des deux personnages; et, prenant la main du jeune Médina : « Mais, que devenez-vous donc, lui demanda-t-il, on ne vous voit plus nulle part, et il faut

vous servir malgré vous? Je vais vous faire voir quelque chose de curieux, et dont vous me saurez gré. » A ces mots, il sonna, dit un mot à l'oreille de son valet de chambre, et un moment après, une porte intérieure s'ouvrit; le même domestique rentra, tenant par la main un petit garçon d'environ sept ans, qui se présenta d'une manière agréable. Alphonse était muet encore de surprise lorsque l'enfant l'aperçut, et courant à lui les bras ouverts, se précipita dans son sein, en criant : « Mon papa, mon papa! » et versant des pleurs comme les enfans qui, loin de leurs parens, ont éprouvé une grande peine, et dont le cœur gonflé se dilate en approchant du sein paternel. Alphonse en fut attendri, et pour la première fois, peut-être, il lui donna, en l'embrassant, le nom de son fils. Il fut d'autant plus sensible aux innocentes caresses de Sylvio, qu'il ne portait plus ce visage frais et coloré, que l'air des montagnes, l'exercice et la liberté donnent à

l'enfance. Il était pâle et chétif comme une plante élevée à l'ombre et privée des eaux salutaires. Son extérieur était plus formé aux usages du monde, mais ses graces naturelles avaient perdu de leurs charmes; Alphonse vit qu'il avait souffert, et la pitié le lui fit accueillir avec un sentiment de bienveillance jusqu'alors inconnu. « C'est assez, dirent à l'ambassadeur les deux ministres et le magistrat, nous avons jugé par nous-mêmes, et nous nous en reposons sur votre parole, si jamais cet enfant était réclamé par d'autres. — Je vous la donne, messieurs; on vous le représentera, si l'on ose encore porter atteinte à des droits sacrés, mais je crois que vous êtes convaincus que vous le laissez dans les mains de son père.» Ces messieurs sortirent, et tandis que Florello les reconduisait, l'enfant comblait Alphonse de caresses, que celui-ci rendait avec affection. «Eh bien! dit l'ambassadeur en rentrant, voilà-t-il pas encore un œuvre de l'ami Pédro? mais j'y aima part

aussi, car il ne pouvait rien faire sans moi. Paraissez, » ajouta-t-il en élevant la voix, et aussitôt Pédro ouvrit une porte vitrée, derrière laquelle un rideau l'avait caché sans lui dérober ce qui venait de se passer. Il embrassa son ami avec transport. « Il est donc dit que je te devrai tout ce qui m'arrivera d'heureux. — Eh ! seigneur de Médina, puisque vous m'accordez le titre d'ami, ne voulez-vous pas que j'en remplisse les devoirs? Voilà Sylvio, n'en parlons plus. — Mais, où l'as-tu retrouvé ? — Je vais vous le dire, interrompit Florello. Il a rencontré plusieurs fois dans Paris un ancien valet de don Alvar, et cet homme semblait éviter sa présence. Pédro l'a si bien épié, qu'il a su où il logeait, et s'est introduit dans la maison sous prétexte d'y louer un logement. Là, l'hôtesse n'a pas manqué de lui faire l'histoire de tous ses locataires, et dans le nombre, elle a parlé d'un Espagnol qui faisait élever son fils à Jully. Pédro est venu m'avertir ; j'ai

compris qu'il fallait m'en éclaircir, et j'ai su qu'un enfant de l'âge du vôtre était en effet dans ce collége, sous le nom de ce valet, qui allait souvent le voir, et lui portait toutes sortes de colifichets et de friandises; mais que l'enfant ne pouvait s'accoutumer à le nommer son père, et disait toujours que c'était un mensonge, et qu'il avait un autre papa. Alors, je n'ai pas balancé, j'ai averti le lieutenant de police et le ministre de Paris, j'ai invité Pédro à m'accompagner; nous nous sommes rendus à Jully. Le magistrat a sommé le principal de lui amener l'enfant qui nous était désigné; il a paru, et reconnaissant le seigneur Pédro, s'est jeté à son cou, en lui demandant papa, grand-papa et grand'maman, et disant qu'il voulait aller auprès d'eux. Sur ce témoignage et celui de Pédro, j'ai affirmé que l'enfant était fils du seigneur don Alphonse, fils du comte de Médina, grand d'Espagne; j'ai raconté comment il avait été enlevé à son père. Comme don

Alvar ne l'a point conduit lui-même, ni sous son nom, il y a été placé par un homme obscur, et que d'ailleurs l'enfant a toujours affirmé que cet homme n'était pas son père, le lieutenant de police et le ministre ont cru pouvoir se fier à l'ambassadeur de S. M. catholique, et me le remettre sous ma parole de le représenter si quelqu'un le réclamait avec des droits apparens. Mais ils ont voulu être présens à la reconnaissance avec vous ; et vous voyez que j'ai ménagé l'action de manière que personne n'a pu soupçonner la moindre intelligence entre Pédro, vous et l'enfant. Si j'avais pris la voie des tribunaux, elle aurait été plus lente ; il aurait fallu que don Alvar fût instruit ; la mère de Sylvio eût été un témoin nécessaire ; le public aurait su ce que nous voulions cacher : un acte de despotisme était néces saire ici. Je ne les aime pas, mais la conviction où je suis de la vérité, m'a paru le rendre convenable. Actuellement votre étran-

gère peut voyager à son gré. — Quoi! vous savez..... — Je sais tout, j'ai vu Severn un moment hier au soir ; mais comme il m'importait que vous ne fussiez pas instruit, j'ai gardé mon secret ; vous aurez le plaisir de consoler ces dignes amis. Allez, comte de Médina, je pars pour Versailles avec la satisfaction de vous laisser l'esprit en repos. Pour vous, seigneur Pédro, par saint Jacques, à mon retour en Espagne vous serez ennobli ; vous méritez de faire une souche qui va donner à la monarchie espagnole de dignes appuis. C'est un point résolu, mais je ne vous retiens pas. »

Pédro, muet d'étonnement, s'inclina devant le grave ambassadeur, et sortit avec don Alphonse et l'enfant. « De par Notre-Dame de Lorette, dit-il à son ami, il est donc fou, le brave homme, avec ses lettres de noblesse ; voilà vraiment une belle idée. Grand merci de sa bonté, d'un honnête citoyen, il en veut faire un fat. Vraiment

le don irait fort bien vis-à-vis de Pédro Carral, ainsi qu'on m'appelle. Mes pauvres parens, que j'ai aimés et honorés jusqu'à leur dernier soupir, ne semblerait-il pas que je les renie pour faire une souche de noblesse que je ne connais pas. Pour Dieu, seigneur Alphonse, ôtez-lui cette idée de la tête ; je suis Carral, je veux mourir Carral, et mes enfans s'appelleront Carral comme moi, sans don ni seigneurie, mais avec l'honneur. Si j'avais servi l'état, si j'avais fait un acte extraordinaire dont il fallût offrir l'exemple aux siècles à venir, encore ne saurais-je que dire du projet de l'ambassadeur ; mais parce que je suis tout bonnement un honnête homme, parce qu'il m'estime assez pour vivre avec moi, et que sa vanité en souffre cependant, témoin ce nom de seigneur qu'il lui plaît d'ajouter à mon nom, pour me relever à ses propres yeux, il veut que moi, j'aille me vêtir d'un ridicule. Je ferais une belle figure avec mes pauvres frères et sœurs,

mes neveux et nièces, si dans leur boutique il fallait qu'ils m'appelassent mon frère don Pédro, et la seigneurie de mon oncle.... » Alphonse riait de l'honnête courroux de Pédro, et ne l'aurait pas interrompu, mais se voyant sans réponse, il s'arrêta de lui-même, et finit par rire aussi de la bizarrerie de Florello. « Que veux-tu, mon cher, dit Alphonse, ils sont tous ainsi ; le préjugé de la noblesse est enraciné chez eux dès l'enfance comme ceux de la religion. Les vrais croyans ne voient aucune vertu qu'elle ne soit entourée de l'appareil des pratiques de dévotion ; sans cela, tout est nul à leurs yeux. Les fanatiques de noblesse n'en voient point qui ne soient décorés des titres et des parchemins ; sans cela rien n'est digne que d'une estime superficielle : il en est bien peu qui échappent à ce délire, et il n'est pas plus étonnant de croire à une noblesse innée, qu'aux fables de la superstition. — Ah ! c'est sur quoi je voudrais bien m'expliquer avec le seigneur

Florello ; je lui demanderai, s'il me parle encore de cette affaire, comment il arrange sa noblesse de nature, et cette noblesse qu'on donne tout à coup à un roturier ; il y a apparemment dans l'instant où l'on touche ce beau contrat, un miracle qui change le sang dans les veines, et lui donne une autre nature. En vérité, seigneur de Médina, c'est une folie dont il ne faut pas s'entretenir plus long-tems. Que ferons-nous de cet enfant ?

— Je vais, dit Alphonse, le confier à madame Severn. — Oh ! non, mon papa, s'écria Sylvio, en lui jetant les bras au cou, je ne veux pas vous quitter, tous ces papas qui courent après moi viendraient encore me reprendre. — Mon enfant, c'est pour vous éviter ce malheur, que je ne veux pas vous loger avec moi dans une maison que je ne connais pas ; je n'ai point de femme à vous donner, du moins dont je sois sûr, et vous serez mieux chez une de mes amies qui a de petits enfans avec qui vous jouerez. —

Mon papa, ce n'est donc pas dans une pension? — Non, c'est chez une femme qui voudra bien vous garder par amitié pour moi. — Ah! je le veux bien, on ne m'apprendra plus le rudiment, ni le catéchisme. — Non. — Tant mieux. — Vous êtes donc bien savant? — Je sais lire, un petit peu écrire; ça ne m'ennuyait pas, parce que M. le principal m'avait dit que quand je pourrais, j'écrirais à mon grand-papa de venir me chercher; oh ça, j'apprenais de bon cœur; mais le rudiment et le reste, qui ne me sert de rien, oh! mon papa, je ne pouvais pas. — On vous a bien tourmenté! — Oh! oui, ici surtout, car là-bas, dans les montagnes, ce beau monsieur qui m'avait pris à ma bonne Béatrix avait dit qu'il était mon papa; j'avais deux domestiques, toutes sortes de belles choses et de beaux habits. La dame ne m'apprenait qu'un peu à lire et mes prières, et c'était tout; mais après ça, quand j'ai eu reconnu ces demoiselles, voilà que Francisco m'a fait partir et m'a

amené là où Pédro m'est venu prendre, et puis ce n'était plus cet autre qui était mon papa, c'était lui, et je n'étais plus si bien traité ; on m'avait pris toutes mes belles choses et mes habits, et ce papa-là ne m'apportait plus que des gâteaux, et puis il fallait étudier, ne plus jouer, ne plus courir, et ne faire qu'apprendre. Je vous demandais toujours, et Francisco me disait que vous tous, et puis cet autre, m'avaient nourri par charité, et que vous m'aviez tous abandonné ; que j'étais son fils, et que j'étais encore bien heureux qu'il me fît si bien élever. Mon cœur crevait à tout cela, surtout que je le croyais à la fin, parce que le principal me disait que si j'étais le fils de ceux dont je parlais toujours, ils me viendraient chercher, et personne ne venait. Aussi je pleurais tant, que le principal m'avait pris en amitié, et que j'étais toujours avec lui ; mais pas moins, il ne se souciait pas de ça, il fallait étudier.

— Pauvre enfant, dit Alphonse, en l'em-

brassant tendrement ; lire et écrire, n'est-ce pas assez pour son âge ? Voilà comme on les dégoûte de l'étude pour toute leur vie. Eh bien ! Sylvio, vous n'apprendrez plus rien que votre écriture, jusqu'à l'âge où votre raison vous dira qu'il ne faut pas être ignorant et inutile aux autres et à vous-même. Ce tems viendra, et nous l'attendrons ; je vais tout préparer pour aller bientôt rejoindre mon père et ma mère, et la pauvre Béatrix qui a été bien malade. — Ah ! mon Dieu, et pourquoi ? — Du chagrin de vous avoir perdu. » Ici les larmes de l'enfant coulèrent, il sanglota ; celles d'Alphonse vinrent baigner ses paupières, et à peine étaient-elles séchées lorsqu'on arriva chez madame Severn.

Elle était justement dans sa cour, lorsque le carrosse d'Alphonse y entra. Voilà la personne chez qui je vous mène, dit-il à l'enfant. Henriette ne l'avait pas encore aperçu, que Pédro l'ayant mis à terre, il courut au-devant d'elle en lui disant : « Bon jour, madame, mon papa m'amène ici. » Quelle

surprise pour elle, et quelle joie de voir que la fuite de l'étrangère n'avait nullement nui au repos de la famille qui lui inspirait tant d'intérêt : avec sa vivacité ordinaire, elle prend l'enfant par la main, et court au cabinet de son mari : « Mon ami, vois ce bel enfant, c'est le petit Médina. — Du diable, répond Severn, et d'où sort-il? —Je n'en sais rien, on va nous conter cette histoire. — Tant mieux, je suis, ma foi, bien aise de ne plus penser à ta protégée; cette damnée femme me tourmentait l'esprit, au point que je n'ai pu faire un calcul de toute la matinée : voyons un peu cette aventure, elle doit être plaisante. » En disant ces mots, il prit Sylvio dans ses bras et le porta au salon, où l'attendaient Alphonse et Pédro. Les enfans entourèrent le nouveau venu, lui apportèrent tous leurs joujoux, et l'harmonie fut bientôt établie entr'eux. Madame Severn se chargea de garder ce dépôt précieux que la confiance et l'estime lui présentaient, et le jeune Sylvio ne refusa point de rester avec elle.

Alphonse ne s'était jamais cru si heureux : se trouvant en partie vengé des maux que sa femme lui avait faits, il lui semblait que le poids en était allégé : il ne sentait plus qu'il était marié, que quand il pensait à Constance ; mais enfin, il ne devait plus voir, même apercevoir celle qui l'avait remplacée ; il n'avait plus besoin de courir après une inconnue à laquelle il ne prenait nul intérêt, pour obéir aux lois d'un implacable ennemi ; il allait revoir ses respectables parens, et puiser dans leur sagesse la consolation qu'elle donne à tous ceux qui veulent l'écouter ; il reverrait don Juan, et trouverait dans l'amitié un baume aux peines de l'amour. Comme il n'était plus question de retourner à Genève avec l'enfant de la même manière dont ils étaient venus, les préparatifs demandaient plus de tems, et en conversant avec ses amis, il fixa son départ à huit jours. Severn lui témoigna des regrets, et l'assura qu'il irait voir don Vincent à Genève. L'intéressante Clémentine s'écria qu'elle voulait aussi voir

madame de Médina, et Henriette soupira de ne pouvoir quitter ses jeunes enfans.

Cinq jours s'étaient passés en visites, en emplettes nécessaires, en achat de bijoux qu'on voulait porter à ses parens, à Béatrix, à Lolotte, à M. Delon, à tous les amis. On formait le projet de retourner par le pays de Liége, de revoir madame R... et sa famille, de respirer encore l'air que respirait Constance, d'essayer s'il serait possible de la voir encore une fois. Alphonse savourait ainsi l'un de ces instans de calme qui sont donnés à l'homme pour lui faire reprendre des forces et du courage, et le préparer à de nouvelles contrariétés ou à de nouveaux malheurs. Eh! qu'est-ce que la vie, si ce n'est un enchaînement de différentes peines que réparent par fois des éclairs de bonheur. L'avant-veille du jour de la séparation, Alphonse l'avait réservé tout entier à la famille Severn; Pédro était avec lui, le dîner était fini, les domestiques retirés, et l'on goûtait en paix, encore près de la table, ces momens d'épanche-

ment et de confiance qui suivent ordinairement, non les repas des grands personnages, mais ceux des bonnes gens. Sylvio, qui d'abord avait joué avec Henriette, s'était endormi sur son sein ; un domestique vint troubler l'entretien amical ; il entre, et dit à don Alphonse que deux étrangers d'apparence demandent à lui parler. M. Severn ordonne qu'on les fasse entrer. Le jeune homme se lève, on ouvre.... O ciel !... mon père, et il s'élance dans les bras de don Vincent; mais après le premier embrassement, une réflexion le frappa..... « Grand Dieu ! s'écria-t-il, ma mère....— Votre mère est en bonne santé. — Béatrix, Lolotte...—On est bien à Genève, nous et nos amis. » Alphonse poussait un soupir de joie, après un instant de crainte mortelle, lorsqu'il se sentit dans les bras d'une autre personne, dont la présence l'étonna davantage encore ; c'était M. Delon, qui accompagnait son père. Alphonse ne pouvait calculer quelles pouvaient être les raisons d'un voyage aussi étonnant ; mais don Vin-

cent, à son tour, n'était pas préparé au spectacle que lui offrit la maîtresse de la maison, tenant dans ses bras l'enfant que le bruit venait d'éveiller, et qui se frottait encore les yeux d'un air boudeur, lorsqu'il aperçut son grand-papa, et poussa des cris aigus, riant et pleurant tout à la fois. Don Vincent n'avait pas reçu la lettre par laquelle son fils lui annonçait la découverte du brave Pédro, et son prochain départ de Paris. Ce fut un vrai sujet de joie pour lui, que de revoir cet enfant, et surtout de recevoir de lui des marques d'un attachement si tendre. Rien n'égale en cordialité la réception que firent monsieur et madame Severn à leurs nouveaux hôtes. Don Vincent et M. Delon avaient été à l'hôtel où logeait Alphonse, et là, on leur avait dit où il était avec Pédro. Don Vincent savait, par les lettres de son fils, qu'il pouvait aller le chercher dans cette famille. Madame Severn, en un moment, et sans paraître bouger de sa place, offrit tout ce qui devait plaire à des voyageurs et réparer leurs fatigues. Don Alphonse

ne pouvait se rassasier de la vue de son père, et Sylvio ne cessait pas ses touchantes caresses. « Ah ça, dit M. Severn au dessert, voilà le père et le fils et leur bon ami, point d'autre logement que chez moi, cela n'est pas permis.... — Monsieur Severn....., dit don Vincent... — Monsieur de Médina, reprit l'autre, point d'inutiles représentations : assurément je ne souffrirai pas qu'à vos âges vous alliez loger dans une maison bruyante et mal en ordre peut-être ; la mienne est de ville et de campagne ; il y a un appartement en haut où il y a justement deux lits dans de bonnes alcoves ; le seigneur don Vincent et son fils en auront une, M. le ministre et l'ami Pédro auront l'autre ; point de réplique, cela est décidé : ma bonne, tu feras arranger cela comme je le dis, et vous La Pierre, faites mettre les chevaux, et mon ami Pédro ira, s'il lui plaît, chercher vos malles. » Severn avait un tel ton de despotisme dans les actes d'amitié, et en même tems dans les yeux un feu si vif, et tant d'expression, qu'il était im-

possible de lui résister. Don Vincent s'inclina en signe de consentement. Après le repas, les deux chambres étaient déjà prêtes : on avait préparé du linge et des robes de chambre, des fleurs placées sur les cheminées embaumaient un air rafraîchi par l'ombre des arbres du jardin, dont les portes étaient entr'ouvertes ; on y conduisit les quatre amis pour les laisser seuls. « Tout se fait donc par enchantement dans cette maison, dit M. Delon en entrant. — Tout le charme est dans la bonne amitié, répondit madame Severn. — Ah! c'est en effet celui-là seul qui opère les prodiges ! »

Alphonse sentait bien qu'une cause fort extraordinaire amenait son père à Paris, et il ne voyait que trop de combien de soucis son front était chargé. Il n'osait lui demander son secret ; don Vincent avait l'air de craindre l'instant de le lui apprendre ; cependant il fallait parler. « Mon cher fils, lui dit-il enfin, je vous crois assez de courage pour supporter de nouveaux malheurs, car nous seuls pouvons les réparer,

et nous avons besoin ici de diligence. Je viens réclamer la protection de l'ambassadeur d'Espagne, don Juan est dans les fers. — Don Juan dans les fers! que dites-vous, mon père ? — Il y est sous votre nom. — Don Juan captif sous mon nom! quel horrible mystère! — Don Juan, mon fils, se rendant de Naples à Rome, et voyageant la nuit avec assez d'imprudence, perdit sa malle attachée derrière sa voiture, et ne s'en aperçut qu'en arrivant dans l'un des faubourgs, où il prit un logement. Il lui fallut demeurer dans l'auberge jusqu'au moment où il aurait fait réparer sa perte, et se trouverait présentable. Un matin, il se promena long-tems seul dans un jardin spacieux tenant à la maison, et à son retour, il s'aperçut qu'on lui avait volé, dans sa chambre, les deux portraits qu'autrefois la malheureuse Mathilde lui donna pour gage de sa reconnaissance. Il demanda à son hôte qui avait pu entrer chez lui? On lui dit qu'un homme était venu demander si Alphonse de Médina ne

logeait pas dans cette maison ; on lui avait, dit-on, répondu qu'un Espagnol y était, et que, peut-être, il lui donnerait des nouvelles de l'autre. Cet homme était entré et ressorti de suite, en disant qu'il n'y avait personne. Le vol paraissant être l'ouvrage de cet inconnu que les hôtes disaient ne pas connaître, causa un vif déplaisir à votre ami, en ce qu'il lui parut irréparable, ne pouvant diriger ses soupçons sur personne, et ne pouvant s'annoncer dans une ville étrangère par rendre une plainte vague contre des hôtes qui lui semblaient de bonne foi. Peu de jours après, des officiers de l'inquisition sont venus lui demander s'il n'avait pas perdu une malle sur la route de Naples, et sur l'affirmative, on lui demanda son nom, il le déclara ; on lui répondit qu'il en imposait, et qu'il était Alphonse de Médina. Don Juan répéta son nom, et nomma la duchesse de Porto-Carrero, sa tante, qu'il venait de laisser à Naples ; la marquise de Spinoletto, sa cou-

sine, et d'autres parens dont le rang était connu. Cette réponse fit apparemment faire quelques réflexions aux émissaires du saint office, car l'un d'eux sortit en recommandant aux autres de demeurer auprès de don Juan. Pendant ce tems, le bon Valentin qui avait entendu ce fâcheux dialogue, était sorti précipitamment; et courant au-devant du pape, qui revenait de la basilique de saint Pierre, il perça la foule, et alla se précipiter à ses pieds. Les gardes voulaient le repousser; le pontife lui voyant les joues baignées de larmes, arrêta sa monture, et ordonna qu'on le laissât approcher; il écouta avec complaisance son dialecte moitié français, moitié allemand; et après s'être donné tout le tems de le comprendre : « Mon fils, lui dit-il, je connais tout ceci, soyez tranquille, je vais vous sauver, vous et votre maître; mais ne vous effrayez de rien. » A ces mots, il appela le capitaine de sa garde, lui donna des ordres, et celui-ci disant à Valentin de le suivre, il se rendit à la mai-

son de don Juan, et le somma, au nom du souverain pontife, de se rendre avec lui au château Saint-Ange ; les officiers, qui n'avaient pas encore l'ordre de s'assurer de sa personne, se le virent enlever avec Valentin, qui ne conçoit pas encore comment on a sauvé son maître, en le renfermant dans une prison d'état.

» Le hasard avait fait que dans la malle de don Juan, il y avait une liasse de papiers, dans laquelle il y avait plusieurs lettres de Lyon et de Milan qui vous sont adressées ; on les a représentées au prisonnier, comme une preuve qu'il est Alphonse de Médina, et qu'il se déguise sous le nom de Villaréal. On lui a également représenté les portraits qu'on prétend être ceux de son père et de sa mère, et comme Alphonse de Médina enfin, don Alvar, puisqu'il faut nommer le monstre attaché à nos pas, vous accuse de rapt et de violence en la personne de sa femme ; et sur la sienne, d'assassinat prémédité. Ne pouvant vous prendre pour victime, il a saisi don Juan, car je ne doute

pas que le misérable ne sache parfaitement bien que ce n'est pas vous qu'il tient sous le glaive de la loi, mais il calcule que vous irez à son secours... — Ah ! j'irai sans doute, dussé-je périr pour défendre mon ami. Mais, mon père, ses parens ne le défendent-ils pas ? L'ambassadeur d'Espagne ne peut-il le réclamer ? — Ses parens ne l'ayant pas vu depuis l'enfance, ne peuvent affirmer sur leur honneur, que ce soit vraiment don Juan de Villaréal, et l'ambassadeur ne le connaît pas davantage. C'est pour cette raison que nous seuls pouvons le dégager de ses liens, mais il faut que notre personne soit avouée par un homme revêtu d'un caractère respectable, et c'est aussi pour cela que je viens trouver le marquis de Florello, avec les lettres de la duchesse de Porto-Carrero; elle me mande que, malgré cette horrible poursuite, don Alvar est convaincu de la mort de sa femme; il prétend qu'il a entre les mains son extrait mortuaire tiré de l'hôpital de Gênes, et l'on sait enfin qu'elle s'appelait Dona Rose d'Aguilar; elle

était Portugaise; il a auprès de lui un Allemand que personne ne connaît, et qui l'empoisonne de ses conseils : il protège cette fille de Nuremberg, il veut en faire l'épouse de don Alvar, et lui a persuadé que sa femme est morte..... — Elle ne l'est point, mon père, il y a dix jours qu'elle existait près de Paris ; j'ai été au moment de la voir, mais elle m'a échappé; c'est un événement terrible pour nous que le départ de cette femme. Hélas ! il ne m'inquiétait plus, je croyais avoir tout obtenu du hasard en retrouvant cet enfant qui nous rendait à tous le repos; je n'avais jamais été si tranquille, mais la fuite de cette femme nous replonge dans une horrible dédale de vicissitudes dont je ne sais comment nous sortirons. Sans doute j'irai délivrer don Juan ; mais comment alors pourrai-je répondre à une accusation de rapt, qui en effet a bien quelqu'apparence, puisque j'ai perdu probablement pour jamais la trace de cette malheureuse inconnue ? » Alphonse raconta alors à son père

toutes les apparences qui devaient faire croire qu'en effet cette femme, qui avait vécu sous la protection de M. Severn était l'héroïne de Pavie. « Sans elle, ajouta don Alphonse, que répondrai-je à don Alvar et aux lois qu'il invoquera contre moi? — On pourra prouver, répondit don Vincent, par le témoignage de notre banquier de Milan que vous êtes arrivé chez lui immédiatement après votre combat, que lui-même a guidé vos pas jusque sur le lac Majeur, et que vous n'avez quitté la Suisse que pour vous rendre à Namur; que surtout vous étiez là lorsque cette Rose d'Aguilar était à Gênes, et que vous n'avez donc pu l'y conduire. C'est pour répondre de votre conduite depuis cet événement, que le respectable M. Delon a voulu m'accompagner auprès de l'ambassadeur, et qu'il veut même passer en Italie avec nous. — Quelle générosité! s'écria don Alphonse; des hommes tels que lui consolent de l'existence des Alvar! Tels événemens qui puissent m'accabler, je me dois à don Juan, et

je cours le délivrer ; mais, mon père, il suffit d'offrir une victime aux persécutions d'Alvar ; il faut examiner tout ce qui doit suivre ma présence en Italie. Vous le voyez, on avait dénoncé don Juan à l'inquisition, si Valentin n'eût été comme inspiré du ciel, se jeter sous la protection d'un pontife tel qu'on n'en reverra jamais sur le grand théâtre de l'Italie. J'y serai peut-être dénoncé moi-même. A quoi bon vous exposer ? — Don Juan a-t-il calculé ainsi, mon fils, quand il a pénétré dans ces obscurs cachots où la mort l'attendait avec nous ? — Mais ma mère..... — Votre mère est comme moi, dévouée au salut de notre libérateur ; et si votre sœur était au monde, l'infortunée, qui n'a jamais erré que sur un seul point, se dévouerait avec nous. — Mon père..... — Non, mon fils, je suis inébranlable. Nous irons tous deux délivrer don Juan ; quoiqu'il en arrive, il n'importe. Vous qui me pressez par un sentiment bien louable à la vérité, pensez-vous aussi que je veuille abandonner mon

fils sur des plages étrangères à la merci de ses ennemis sans le couvrir de mes conseils et de mon expérience ? Pensez-vous que votre mère ne sache pas combien je vous suis nécessaire ? qu'elle ne sente pas comme moi que la présence d'un père est une égide qui émousse bien des traits, et fait reculer plus d'un ennemi ? Pensez-vous que M. Delon n'en soit pas convaincu lorsqu'il veut appuyer la force paternelle de celle de l'amitié, lorsqu'il m'accompagne en Italie loin de m'en détourner. N'en parlons plus, Alphonse, c'est un point résolu ; occupez-vous de me procurer une entrevue avec l'ambassadeur. » Le jeune homme garda le silence, espérant obtenir une autre fois ce que l'amour filial demandait, dût-il appeler à son aide la prudence de Florello. On rejoignit les hôtes généreux, et Alphonse se rendit à l'hôtel d'Espagne.

FIN DU TOME TROISIÈME.